3e Année N° 88 Le N° 0$.40 Jeudi 7 Mai 1942

INDOCHINE

HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ



Université Côte d'Azur. Bibliothèques

LOTERIE INDOCHINOISE



Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Indochine

HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

Directeur : Jean SAUMONT

DIRECTION-ADMINISTRATION : 15, Boulevard Rollandes — HANOI — Téléphone 428

ABONNEMENTS { INDOCHINE et FRANCE. Un an 15 $ 00 — Six mois 8 $ 50 — Le numéro 0 $ 40
ETRANGER ..... Un an 24 $ 00 — Six mois 13 $ 50 — Le numéro 0 $ 60

10 MAI — SAINTE JEANNE D'ARC

La Geste de Jehanne la Lorraine, fidèle à son Prince, fidèle à son Dieu

par Marie FRANCE (1)

Portons aujourd'hui nos yeux sur la Sainte de la Patrie, dont la fête est celle de la Nation tout entière.

Paysanne de nos marches de l'Est, fidèle à son sol, fidèle à son Prince, fidèle à son Dieu, Jeanne a, de son étendard, tracé le plus lumineux sillon de notre Histoire. Evoquons ensemble les Voix de Domrémy, la délivrance d'Orléans, la chevauchée de Champagne, le sacre de Reims, la blessure de Paris, les prisons de Beaulieu, de Beaurevoir et de Boucreuil, le procès de Rouen, le supplice du Vieux-Marché. Martyre de l'Unité Nationale, Jeanne d'Arc, Patronne de nos villages et de nos villes, est le symbole de la France. Aimons-la, vénérons-la, présentons-lui les armes de notre fidélité et de notre espoir.

Maréchal PÉTAIN.

I. — DOMREMY

NUANCÉ de gris dans une atmosphère grise, Domrémy s'étend au versant d'une colline que couronnent des bois de chênes et de bouleaux. Ce fut sous la terne toiture en pierres plates d'une maison située entre l'église et le ruisseau des Trois Fontaines que naquit Jeanne la Libératrice, le 6 janvier 1412.

Jacquot d'Arc, son père, jouissait d'une grande considération. Doyen de la communauté, il commandait le guet, avait la garde des prisonniers, était chargé de recouvrer la taille. Il possédait des terres arables, des prés et des bois. Il était réputé pour sa charité et son affabilité ; on faisait bonne chère chez lui. Il était si puissant qu'il prit à bail avec Jacquemin, l'aîné de ses fils, « en société de quelques autres habitants du village », la forteresse de Domrémy. Gens et bétail y trouvaient abri en cas d'alerte. La défense y était organisée par Jacquot d'Arc. « Aussi que de jours et surtout de nuits, Jeannette dût-elle passer à la belle étoile, l'oreille tendue au moindre bruit, attentive à guetter l'approche des Anglais de Montigny et de Nogent, ou des Bourguignons d'Andelot, de Fouvent, de Vignory et de Saint-Dizier, amis et alliés des envahisseurs ». Ce fut pour elle comme un apprentissage de la vie militaire. Instruite par sa mère aux travaux de l'aiguille, elle ne savait ni A ni B, comme elle le dit elle-même. Elle passa toute sa prime jeunesse au milieu de ses frères et sœurs. Gaie, mais souvent seule, rêveuse, elle écoutait les cloches en extase. Elle les aimait tant ! Elle alla jusqu'à promettre à ce paresseux de sonneur une pleine hottée de la blanche laine que donnaient les brebis de son père, s'il sonnait régulièrement. C'est à 12 ans, que pour la première fois, de très douces voix l'appelèrent « Jeannette ». Elle eut grande peur, mais jour par jour l'appel se renouvelant toujours aussi doux, accompagné d'une douce clarté et aussi d'un parfum plus délicieux que celui des fleurs, elle en comprit l'origine céleste. Elle reconnut même l'archange saint Gabriel, protecteur du royaume de France, sainte Catherine et sainte Marguerite, dont elle avait appris à vénérer les statues dans l'église de Domrémy.

Dans le même temps, en la maison de l'important Jacquot d'Arc, où l'on était si bien reçu, voyageurs et moines mendiants, « nouvellistes » écou-

(1) Cet article est adapté de l'admirable livre que M. FUNCK-BRENTANO a consacré à Jeanne d'Arc.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

tés avec avidité, donnaient, durant les veillées, force détails sur les misères qui s'abattaient sur le pays. Il n'était question que de pillages, incendies, égorgements, dévastations sauvages, églises en ruines, hameaux détruits, champs déserts. Non seulement les Anglais se livraient aux pires excès mais depuis que les puissants ducs de Bourgogne avaient uni leur fortune à la tuer, des Français même qu'on appelait les Bourguignons, faisaient cause commune avec eux. Les horreurs de la guerre étrangère s'accroissaient des cruautés de la guerre civile. A Domrémy on cachait les chevaux le jour et on labourait la nuit. Grande détresse s'abattait sur le sol de France.

II. — VAUCOULEURS

Régulièrement, les voix célestes « houspillaient » Jeanne doucement : « Vois la grande pitié qui est au royaume de France, va et délivre le pays ». La première fois que l'archange lui demanda d'aller vers le roi à la tête d'une compagnie d'hommes en armes, elle lui répondit à peu près : « Mon bon Seigneur, que dites-vous ? Vous me faites trop esbahie. Ceci ne vient point à propous... » Mais bientôt elle ne put résister à l'appel. Elle alla trouver son oncle, car son père ayant entendu quelque chose avait déclaré : « Si je savais que la chose advînt je vous dirais : « Noyez-la et si vous ne le faisiez, je la noierais moi-même ». Aux étonnements de son oncle, elle répondit : « N'est-il pas dit qu'une femme perdrait le royaume de France et qu'une pucelle le sauverait ? » Son brave homme d'oncle se laissa persuader et l'amena chez Robert de Baudricourt, seigneur de l'endroit, fidèle à son roi, hardi soldat et rude capitaine. Elle était alors grande et bien faite, avec un visage clair et joyeux, aux grands yeux noirs et cheveux sombres. On était surpris de la blancheur de son teint.

Elle est plaisante en faicts et en dits,
Belle et blanche comme la rose.

Baudricourt s'esbaudit fort de son récit et la renvoya chez ses parents. Ce premier échec n'ébranla pas sa détermination. Bientôt, elle dut fuir avec tous les habitants de Domrémy dans la ville fortifiée de Neufchâteau. Bonne et dévouée, elle rendait service à tous. Aux moments de loisirs, on la voyait, au pas de l'auberge, s'entretenir avec les hommes d'armes dont elle accueillait avidemment le récit « des vaillantises, des prises de châteaux forts, des belles escalades, des escarmouches, saillies, camisades, rescousses et échauffourrées ». Puis elle revint, plus exaltée que jamais, dans Domrémy saccagé ! Même sa chère église n'avait pas été épargnée ! Sous le prétexte d'aller aider son oncle, elle retourna à Vaucouleurs, avec la volonté tenace d'y voir Robert de Baudricourt. En attendant l'occasion, elle écoutait les soldats, elle priait, elle désespérait parfois. Enfin vint la voir un dénommé Jean de Metz qui connaissait la fameuse prédiction concernant la femme qui avait perdu le royaume de France et la Pucelle qui le sauverait. Il lui dit :

« Eh bien, ma mie, que faites-vous encore ici ? Faut-il que le roi soit chassé du royaume et que nous devenions Anglais ?

— Je suis venue à Chambre du roi (en terre royale) pour parler à Robert de Baudricourt, qu'il me veuille conduire au roi ; mais il n'a cure de moi, ni de mes paroles. Et pourtant, il faut que j'aille devers le roi, devrais-je y user mes jambes jusqu'aux genoux ; car nul au monde, ni roi, ni duc, ni fille du roi d'Ecosse, ne peut recouvrer le royaume de France.

— Or donc, ma mie, quand partons-nous ?

— Plutôt à l'instant que demain, et plutôt demain qu'après. »

Lors, Jean de Metz et son ami Bertrand de Poulengy prièrent instamment Baudricourt de la recevoir. Il l'accueillit bien et se laissa persuader ; elle eut épée, équipement, cheval, cheveux coupés en rond par-dessus les oreilles, et la voilà partie à la brune, sans escorte, vers le roi.

III. — CHINON

En dépit du scepticisme et des rires de son entourage, le roi se décida à la recevoir sur ces paroles d'un de ses conseillers : « Il ne vous peut sourdre ne nuire » d'une audience consentie à ladite pucelle. « Vous oïriez bien un moulin bruire ou un bateleux (sonneur de cloches) par les champs. » Elle fut donc introduite dans la grande salle du château, éclairée de 50 torches, où elle alla droit au roi devant lequel elle s'inclina : « Très noble dauphin, je suis venue de la part de Dieu pour vous aider, vous et votre royaume ». Il l'écouta, surpris devant tant de grâce et de simplicité. Hésitant à lui confier l'armée qu'elle demandait pour aller à la rescousse d'Orléans, il la fit examiner par une assemblée de prélats, qui, au début hostiles, finirent par déclarer à l'unanimité qu'en Jeanne on ne pouvait trouver que bien, humilité, simplesse et droiture. Néanmoins les ergotages de ces enquesteurs tatillons lui firent souvent perdre patience. Ne répondit-elle pas à l'un d'eux qui lui demandait avec un accent très prononcé de Limousin : « Quel langage parlent vos voix ?

— Un meilleur langage que le vôtre. »

Et à un autre qui se risquait à lui demander si elle croyait en Dieu : « Plus que vous n'y croyez vous-même ».

Ils lui opposèrent aussi que si Dieu voulait la victoire des Français, il n'avait pas besoin d'hommes d'armes pour l'aider. Avec son bon sens habituel, elle répondit : « En nom Dieu, les gens d'armes batailleront et Dieu donnera la victoire... » Le roi n'attendait plus pour la laisser partir que les conclusions des clercs de Poitiers. Celles-ci étant favorables, il se décida à lui donner tout ce qu'elle demandait.

IV. — ORLEANS

10.000 hommes étaient sous ses ordres. « Mais les saurez-vous conduire ? » lui demanda le roi avant le départ. « Par mon martin (c'était son exclamation favorite), ils seront bien menés ! » En tête venaient des prêtres chantant le Veni Creator, puis la blanche bannière en toile de lin blanche sur laquelle elle avait faire écrire ces mots « Jhesu Maria » ; suivait Jeanne entourée de ses capitaines. « En chevauchant, elle portoit aussi gentiment son harnois que si elle n'eût fait autre chose de sa vie ».

Il fallait délivrer Orléans assiégé par les Anglais. La tactique de Jeanne fut habile ; elle remonta le fleuve sur des bateaux plats et arriva bientôt sous les murailles de la ville assiégée. Les vivres que les Orléanais avaient attendus avec tant d'impatience étaient entre leurs mains.

Dans Orléans en délire, on décida que Jeanne entrerait de nuit pour éviter trop grande affluence et désordres possibles. La foule n'en fut pas moins

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

énorme et les Orléanais qui, la veille encore « se trouvaient en si grand doubte de non être secouruzz et perdus tous, corps et biens, se sentoient déjà tout réconfortez et comme desassiegez par la vertu divine qu'on leur disoit estre en ceste simple pucelle, qu'ils regardoient moult affectueusement. »

Le surlendemain, elle montait à l'assaut à la tête de ses troupes au cri de « Au nom Dieu ! hardi ! en avant ! en avant ! » Cri qui lui fera remporter toutes les batailles. Elle passa le jour de l'Ascension à prier et à demander aux Anglais de se retirer. Le lendemain, furieusement, elle se lança à l'assaut des bastions tenus par les Anglais et les prit les uns après les autres, profitant de l'ardeur confiante de ses hommes et de l'épouvante qui régnait dans le camp ennemi. Le lendemain de même. « Qui m'aime me suive » était son cri. Tous avaient les yeux fixés sur sa bannière blanche. Elle monta la première à l'échelle qu'on venait de poser et fut frappée d'un vireton qui traversa l'épaulière de son armure. Les Anglais poussèrent des cris de triomphe, « la sorcière est blessée ». Mais elle arracha la flèche elle-même, se fit panser et repartit à l'assaut. Alors ses troupes fanatisées, écrasèrent les Anglais. Le lendemain, les Croix Rouges levaient le camp. Elle interdît qu'on les poursuivit et passa le dimanche en actions de grâces.

V. — REIMS

La délivrance d'Orléans produisit un effet immense non seulement en France mais au delà des frontières. Le courage des Français, amorti par tant de revers, en renaissait avec une force nouvelle.

De toutes parts, les hommes d'armes accouraient pour se ranger sous sa bannière de linon blanc : « Si y venoient de toutes parts, croyant fermement que ladite Jeanne venoit de par Dieu, et plus pour cette cause que en intention d'avoir soldes, ou profits du roy. Et plusieurs gentilhommes, non ayant de quoy eux armer et monter y alloient comme archers et coustiliers (serviteurs des hommes d'armes) montés sur petits chevaux. » C'est dans cet enthousiasme délirant et selon la tactique personnelle de Jeanne, farouche et violente, que furent gagnées les grandes batailles de Jargeau et de Patay. Pendant tout ce temps, elle suppliait le roi de se laisser mener à Reims pour être sacré, mais ce dernier tergiversait, mal conseillé par son entourage mesquin et hostile à Jeanne. Enfin, elle obtint son contentement, et le cortège se mit en marche. Quand on approchait des villes, Jeanne suivie de quelques écuyers s'avançait jusqu'auprès des remparts et là, par-dessus les fossés, elle criait de sa voix claire : « Rendez-vous au roi du ciel et au gentil roi Charles ». Le 17 juillet, se déroula en grande pompe la cérémonie du sacre.

VI. — PARIS

Sa volonté de sacrer le roi à Reims étant satisfaite, son idée fixe était maintenant la marche sur Paris. Mais il lui sera impossible d'obtenir cela du roi, toujours si mal conseillé. Il tergiversait ; Jeanne « se mangeait les sangs » d'impatience, suppliait, exaspérée de la vie de cour, de toutes ces vilenies et complots. En fin de compte, elle fit un coup de tête, leva une armée et marcha sur Paris. Alors grande scission en France entre les « guerriers » et les « négociateurs » qui se sont acquis le roi. Et pendant que Jeanne sous les murs de Paris combattait férocement aux cris de « Par mon martin, je ne battrai en retraite que je n'aie pris Paris » ; « Montez aux échelles, la ville est prise » ; « Rendez-vous à Jésus » ; « Foncez et frappez hardiment » ; « Amis, sus, sus ! Le Seigneur a jugé les Anglais, ils sont à nous ! » (En montrant les nuages, elle ajoutait : « Seraient-ils accrochés là-haut que nous les aurions ! »), pendant ce temps, Charles VII signait une trêve avec le duc de Bourgogne et il intimait à Jeanne l'ordre de revenir. Elle avait été gravement blessée, un gros effort avait été accompli. « Par mon martin, la place eût été prise », dira-t-elle, se retirant le cœur serré d'angoisse. Lors elle alla remettre à saint Denis, aux pieds de la Vierge Marie, son « blanc harnais » et son épée « tranchante ». Puis sur les ordres du roi, elle ramena l'armée par Lagny, Provins, Giens-sur-Loir, Selles-en-Berry, Bourges, Montargis, Loches, Jargeau, Issoudun et arriva à Mehun-sur-Yèvre. Là, le roi l'ennoblit, elle et toute sa famille, lui donna pierreries, chevaux de race et belles robes. Mais Jeanne était sombre. Une seule idée la possédait : « A la pointe de la lance, bouter les Anglais hors ! » disait-elle. Sur son insistance, Charles VII lui donna une petite armée, elle reprit au milieu de mille péripéties Saint-Pierre-le-Moutier et mit le siège devant La Charité-sur-Loire. « En nom Dieu, à l'assaut, cria-t-elle, le chastel est à nous ! » et la ville fut prise.

VII. — COMPIEGNE

Continuant ses exploits, en dépit des réticences du roi et de son entourage, elle fit prisonnier le fameux chez de bande bourguignon, Franquet d'Arras.

Elle se trouvait à Crépy quand elle apprit que l'armée du duc de Bourgogne était venue mettre le siège devant Compiègne. Elle alla se jeter dans Compiègne pour la défendre, mais bientôt elle sentit que la trahison rôdait autour d'elle : « Mes chers amys, je vous signifie que l'on m'a vendue et trahie et que brief je seray livrée à mort ». Suivant les plans de Jeanne, on fit une sortie. Les Français tombèrent à l'improviste sur le camp des Bourguignons et y jetèrent la panique. Mais ceux-ci ne tardèrent pas à être soutenus par les Anglais. Tandis que les corps à corps étaient des plus confus, un de ses lieutenants, Flavy, qu'on soupçonna depuis, de trahison, était rentré dans Compiègne avec une partie de ses troupes et avait fait fermer les portes de la ville. Jeanne ne put y rentrer ; elle était perdue ; une grappe humaine s'accrochait au caparaçon de son cheval ; à ce moment un archer picard, grimpé sur la croupe de son cheval, la saisit à bras le corps et roula avec elle dans l'herbe foulée. La prisonnière fut conduite au logis de Jean de Luxembourg.

VIII. — ROUEN

Elle fut enfermée au château de Beaulieu-le-Comte, où elle tenta de s'évader. La nouvelle de sa captivité provoqua un délire d'enthousiasme chez les Anglais qui, du coup reprirent 50 forteresses. Elle fut transportée à Beaurevoir où elle trouva une captivité plus douce sous la surveillance amicale de trois nobles dames, parentes de Jean de Luxembourg. Malgré son désir de ne pas livrer sa captive, ce dernier, sur l'ordre que lui intima son chef, le duc de Bourgogne, accepta de la livrer au triste Cauchon, évêque de Beauvais, qui devait la remettre aux Anglais. Quand Jeanne apprit ces projets, elle sauta du haut de la tour de Beaurevoir, haute de 50 pieds. (Elle précisera plus tard qu'elle

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

fit cette folle tentative contrairement à l'avis de ses voix). On la trouva inanimée, elle resta trois jours sans manger et ne reprit quelque nourriture que lorsque ses saintes, lui eurent assuré que Compiègne serait bientôt débarrassée de ses ennemis (ce qui eut lieu le 20 octobre 1430).

Les Anglais l'emmenèrent donc à Rouen. Les Anglais furent habiles. Comme Jeanne avait doublé les forces des Français, exalté leur courage et leur avait valu de partout, même de l'étranger, d'innombrables auxiliaires, il importait de la faire condamner par des autorités ecclésiastiques et scientifiques comme ayant abusé de la crédulité populaire. Ils espéraient provoquer ainsi en France un revirement en faveur de la cause anglaise... Les pieds entravés par de lourdes chaînes, surveillée par d'ignobles soudards, soldats anglais de la plus basse classe, ribauds, housse-paillers, avinés et paillards, elle avait parfois la visite de grands seigneurs anglais dont les railleries étaient à peine plus distinguées que celles de leurs gardes.

« Je sais bien que les Anglais me feront mourir, croyant après ma mort, gagner le royaume de France ; mais seraient-ils même cent mille Goddoms de plus que maintenant, ils ne le conquerront pas », leur dit-elle.

A ces mots, Stafford, tira sa dague du fourreau, mais Warwick l'arrêta. Il est vraiment regrettable qu'on n'ait pas laissé ce chevalier en armes frapper une jeune fille enchaînée. Ses juges étaient les uns payés (toujours le sterling !) les autres tremblants de peur.

Les séances furent épiques : criailleries, interruptions fusant de partout, railleries, bons mots, etc...

Au milieu de ce vacarme, on releva sur les registres quelques phrases de Jeanne : « Prends tout en gré, ne te chaille de ton martyre ; tu t'en viendras en fin en Paradis ». Ou bien : « Très doulx Dieu, en l'honneur de vostre saincte passion, je vous requiers, si vous aimez, que vous me révelez comme je dois répondre à ces gens d'église ». Effectivement elle devait répondre à un enchevêtrement de théologie, scolastique, dialectique et herméneutique. A chaque réponse peu orthodoxe, on en prenait note à destination du bûcher. « Responsio mortifera », comme l'écrivait en marge le scribe chargé d'inscrire les demandes et les réponses. Elle répondait avec bon sens et beaucoup de majesté.

« Pourquoi votre étendard flottait-il au sacre de Reims ?

— Il avait été à la peine, c'était bien raison qu'il fût à l'honneur !

— Alors vous fondiez en votre bannière votre espérance d'avoir victoire.

— Je la fondais en Nostre Seigneur et non ailleurs. »

On lui disait : « Mais alors vous estimez que Dieu a de haine pour les Anglais ?

— De l'amour ou haine que Dieu a aux Anglais, je ne sais rien ; mais je sais bien qu'ils seront boutés hors de France, excepté ceux qui y mourront. »

On lui demanda aussi si elle n'avait pas dit que les bannières semblables à la sienne portaient bonheur. Elle répondit : « Je disais parfois : Entrez hardiment parmi les Anglais, et j'y entrais moi-même ». Quelquefois on l'interrompait par ces mots : « Ce que vous dites est contraire au droit divin, au droit canon, au droit civil et aux statuts des conciles ». Pour arriver à lui faire dire que ses voix venaient de l'enfer et non du ciél, on la plaça devant des instruments de torture ; le feu grésilla dans le brasier, sous le manteau de la haute cheminée de pierre ; on en retira les fers rouges ; « Si vous disais-je quelque chose, après dirai-je que vous me l'auriez fait dire par force », fut sa seule réponse.

La majorité des juges de Rouen refusèrent de condamner la prisonnière à la question par le feu. C'est ce vil coquin de Loiseleur qui avait estimé ce traitement « favorable à la médecine de son âme », selon les expressions de ce misérable, qui, payé à prix d'or par les Anglais, prit les allures d'un prêtre lorrain, vint donner des conseils à Jeanne dans sa prison, écouter sa confession dont il trahit le secret et lui dicter les réponses aux interrogatoires qui devaient la faire brûler. Le 19 mai, arriva de Paris une infâme « consultation » de l'Université qui, à la lecture, fera s'exclamer Jeanne : « Par mon martin ! Une jolie mixture ! »

Le procès se termina sur ces paroles de Jeanne : « Si j'étais au moment d'être exécutée, et voyais le feu allumé et les bourrées allumées, et le bourreau prêt à bouter le feu et si j'étais dans le feu, je n'en dirais pas autre chose et soutiendrais ce que j'ai dit au procès jusqu'à la mort ».

Le lendemain, un orateur parla en public devant une foule de seigneurs et chevaliers, cardinaux et évêques. Jeanne l'interrompit quand il insulta le roi Charles : « Par ma foi, sire, révérence gardée, je vous ose bien jurer sur peine de ma vie, que c'est le plus noble chrétien de tous les chrétiens ». Il glapit : « Faites-la taire » à plusieurs reprises au milieu du brouhaha général. Il termina son discours en lui demandant d'abjurer ses erreurs. Elle lui répondit qu'elle en appelait au souverain pontife. C'était son droit. Les robes rouges, violettes, noires et blanches se regardèrent avec consternation. Ils reprirent leur aisance bien vite en répliquant que le pape était trop loin et qu'au reste les « ordinaires » étaient maîtres dans leurs diocèses. Le procès terminé, Jeanne passa des jours épouvantables dans un caveau et, le 29 mai 1431, elle était déclarée hérétique et relapse et condamnée au feu. On l'en informa le lendemain. Elle demanda qu'en allant au supplice, elle fut vêtue d'une chemise longue. On la conduisit en charrette au bûcher qui avait été dressé sur la place du Vieux-Marché à côté de l'église. Elle y arriva coiffée d'une mitre pointue en papier blanc, portant ces mots : « Hérétique, menteresse, apostate, pernicieuse, relapse, ydolâtre, cruelle, dissolue, invocatrice de diables ». On lui fit un nouveau sermon et Cauchon lui lut la sentence ; les Anglais trouvaient la cérémonie trop longue. « Comment, prêtres, nous ferez-vous dîner ici », criaient-ils. Alors les prélats qui avaient condamné Jeanne s'éloignèrent, le bourreau approcha la flamme des fagots. Jeanne demanda une croix. Un soldat lui en fit une avec deux bouts de bois liés. Elle la prit et la serra contre son cœur. La plupart des spectateurs pleuraient, vaincus par sa vaillance pieuse et sereine et voici que les Anglais eux-mêmes éclatèrent en sanglots. Les flammes montaient autour de la Pucelle en l'entourant d'une gloire plus radieuse que celle des saints et le nom de Jésus flottait encore sur ses lèvres quand elle quitta cette terre peu digne d'elle.

De peur qu'on ne recueillît ses restes comme reliques, les Anglais les firent jeter dans la Seine dont les flots s'en sont trouvés sanctifiés.

La statue de Jeanne se dresse aujourd'hui sur les autels et, dans leur cœur, les Français lui ont élevé des autels plus glorieux encore.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

I

L'ANTIQUE CULTURE DE LA CHINE

par NGUYỄN-PHÁP VIỆT.

INTRODUCTION

Tandis que l'Occident suit dans son évolution les lignes à lui léguées par la culture scientifique et esthétique de l'ancienne Hellade et par les conceptions théologiques de l'Ancien et du Nouveau Testament, la Chine reste à incarner dans l'ensemble de sa culture cette « sagesse initiatique » qui voyait dans l'Homme individuel, dans la Société et dans l'Etat, des problèmes d'ordre moral par excellence. « Comment coordonner l'Homme avec ses semblables, avec ses parents, avec la Société, avec l'Etat, avec le Cosmos ? Comment faire régner une harmonie universelle ? » Telle est la seule question que se posait et que se pose encore tout moraliste comme tout homme politique extrême-oriental formé à l'antique culture de la Chine.

L'originalité de cette attitude ne saurait échapper à personne. Car cette orientation radicale de la Chine vers la morale cosmique choque le bon sens européen qui se refuse à concevoir le côté moral des rapports entre un être humain et les étoiles, les eaux, les monts.

Essayons de comprendre l'âme chinoise.

LA MORALE COSMIQUE CHINOISE

A. — EXPOSE RAPIDE DE L'ENSEMBLE DU SYSTEME

Visant à bâtir toutes les sociétés humaines, l'Etat comme la famille, à l'image de l'Univers, un ensemble on ne peut plus harmonieux, le vieux Chinois opte donc pour la morale cosmique. Et l'exposé de sa théorie morale se trouve ainsi précédé d'une cosmologie.

a) Cosmologie chinoise

Le point de départ du monde, pour la Chine, est le Cosmos thái-cực, 太極, l'Extrêmement Grand). Ce concept, invisible, produit peu à peu son visage. Son évolution (ou plutôt involution) se poursuit :

1° Comme une progression géométrique dont le premier terme est évidemment 1 ; et la raison, 2.

1 , $(1\times2)=2$, $(2\times2)=4$...
(thái-cực) (lưỡng-nghi) (tứ-tượng)

2° Par les cinq voies des Ngũ hành (五行) :

eau, 水, thủy ; feu, 火, hỏa ;
bois, 木, mộc ; métal, 金, kim.
terre, 土, thổ ;

3° Au milieu d'une espèce de musique, semblable à cette musique des sphères terrestres dont parla Platon.

b) Morale chinoise.

La morale chinoise, morale cosmique, est un ensemble de règles destinées à nous permettre de vivre conformément aux lois qui ont présidé à la formation du monde, pour la plus grande « harmonie universelle ».

Ces règles, les sages les tiraient eux-mêmes de l'étude directe de la cosmologie, exposée dans le *Livre des Changements* (易經, « Dịch kinh », « Yi Kin »).

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Pour les hommes qui en sont incapables, Confucius et ses disciples ont composé les quatre livres classiques (四 書, « Tứ thư ») et trois autres des cinq livres canoniques (五 經, « Ngũ kinh »).

L'autre livre canonique, « le Lễ kinh », (禮 經, « Li Kin »), est, en effet, tout spécialement destiné à ceux qui, pour une raison ou pour une autre, n'ont pas pu ouvrir leur intelligence à la lumière de la Science.

B. — ETUDE DETAILLEE DE QUELQUES POINTS IMPORTANTS

a) Le Thái cực.

1° *Les différentes conceptions du Cosmos.*

Comme nous l'avons dit, le point de départ de l'ancien Chinois n'était ni le Dieu créateur comme chez les chrétiens, ni l'homme, roi divin de l'Univers comme le voulait l'idéal grec ; mais l'organisme vivant, rythmisé, harmonieux du Cosmos, le Thái-cực (太 極, l'Extrême Limite).

Ce concept fut encore exprimé soit par le terme Ciel (天 thiên), soit par le couple Ciel-Terre (天 地 thiên địa), soit enfin par l'idée du Tao (道 đạo = la Voie).

On comprend pourquoi les édits des anciens Empereurs débutaient généralement par les paroles consacrées : « Le Ciel en haut, la Terre en bas, l'Homme au milieu... »

天 上 地 下 人 生 其 間
thiên thượng, địa hạ, nhân sinh kỳ dan...

Quant au Tao, que Laotzeu plaçait à l'origine des choses, il était toujours conçu par ses disciples comme le chaos originel, engendrant la matière par l'opposition et la combinaison du Non-Etre et de l'Etre.

En tout cas, quelle que soit la conception chinoise du Cosmos, elle nous fait toujours penser à la fameuse « monade » de Leibnitz.

Première rencontre de l'Occident et de l'Extrême-Orient, malgré le temps et l'espace, malgré les différences du but visé et de la méthode employée pour l'atteindre.

2° *Caractères et représentation matérielle.*

Le thái cực, l'âme vivante de ce corps immense qu'est l'Univers, est silencieuse, impassible, invisible, inexprimable, immobile, énigmatique.

Semblable au Logos de la théologie gnostique et néo-platonicienne, il se manifeste graduellement par l'émanation. C'est ainsi que la potentialité devient la réalité ; et le thái-cực produit son visage. Les anciens Chinois le représentaient alors soit sous la forme d'un rond, parce que le rond est la figure géométrique la plus simple, formée d'une seule ligne courbe, sans commencement ni fin, soit sous la forme d'un carré, parce que le carré est la figure géométrique la plus régulière qui soit formée du plus petit nombre pair de lignes droites.

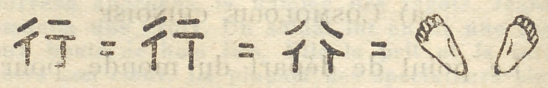
Inutile de dire que puisque le thái cực visible, c'est le Ciel et la Terre, le rond devient le symbole du Ciel ; et le carré, celui de la Terre.

L'on connaît l'importance de ces deux symboles dans la vie en Extrême-Orient.

b) Les Ngũ hành.

Donc, l'évolution du thái-cực se poursuit à travers les cinq *hành*, les cinq voies de l'eau, du feu, du bois, du métal et de la terre.

Le caractère hành 行 a été traduit « élément » par les Européens, qui ont voulu voir dans les Ngũ hành les pendants des quatre éléments (air, eau, terre, feu) des Anciens. C'est un tort : le caractère, dessin des traces de pas sur le sol,



désigne, non point les éléments constitutifs des corps, mais les chemins par lesquels le thái-cực a passé pour donner le monde.

On pourrait encore, sans trop d'erreurs, concevoir les Ngũ-hành comme cinq moules qui ont imprimé leur forme à tous les êtres, ou comme cinq modèles, cinq prototypes qui imposent leur caractère à la nature de tous les êtres formés à leur image.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

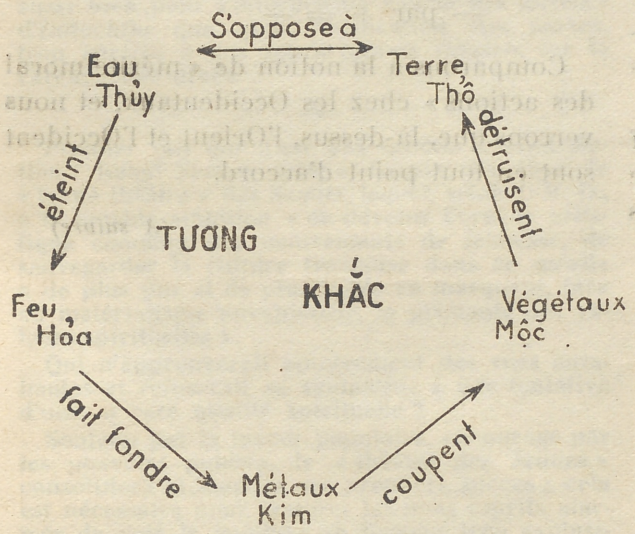
C'est ainsi que le vieux Chinois, à l'aide de ces théories des khắc 克 (combattivités) et des sinh 生 (genèses) en est arrivé à nous imposer toute une série de règles à observer pour éviter des luttes inutiles et pour s'assurer de bons résultats dans n'importe quel travail, dans n'importe quelle entreprise...

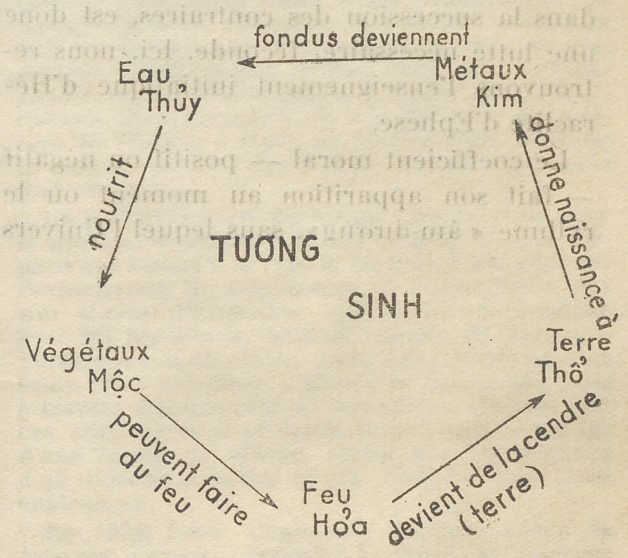
Pour le mariage par exemple, éviter d'unir deux jeunes gens formés « aux modèles contraires », en vue d'éviter toute discorde et surtout la stérilité.

Les Occidentaux n'ont parlé que de l'incompatibilité d'humeur. Les Extrême-Orientaux, on le voit, sont allés plus loin.

Poussant jusqu'à leurs dernières limites les applications pratiques de ces théories, la sagesse chinoise en est encore arrivée à nous recommander ainsi de choisir notre habitat, nos aliments, nos heures et jours de travail... N'y a-t-il pas interdépendance de l'homme et de la nature ?

Des esprits portés à la plaisanterie facile se sont plus ou moins spirituellement moqués de ces « chinoiseries ». Ils auraient ri peut-être moins s'ils avaient médité sur toutes ces « études scientifiques » de l'Occident sur les solidarités cosmologique, physique, psychologique, morale ; internes et externes...





c) Le couple cosmique Âm-dương.

Nous avons dit que l'évolution du Cosmos se poursuit comme une progression géométrique de raison 2.

∴ 1. (1 × 2) = 2, (2 × 2) = 4, (4 × 2) = 8...

Un naturaliste occidental aurait simplement noté : le Cosmos se multiplie à la façon de la cellule. Mais le vieux Chinois, qui parlait toujours un langage très imagé, écrivait : « Le thái cực évolue par le moyen de couple cosmique Yang (陽 dương) et Yinn (陰, âme).

Comparons cette phrase avec celle-ci que nous trouvons aussi dans les livres de cosmologie chinoise : « Le thái-cực donne naissance aux deux normes (兩儀 lưỡng nghi) qui sont le âm 陰 et le dương 陽, ou encore le Ciel (天 thiên) et la Terre (地 địa) ». Et nous verrons que, pour le vieux Chinois, le couple cosmique Yang-Yinn est à la fois le deuxième terme et la raison de notre progression. D'où son importance toute particulière pour l'Extrême-Oriental.

Nous le concevons comme deux principes opposés, dont la nature morale est neutre. « Dương » agit dans tout ce qui est viril, actif, lumineux et correspond aux nombres impairs. Le caractère qui le représente, 陽 désigne les adrets, le versant de la colline 阝 qui est exposé aux rayons 勿 du soleil 日 en haut de l'horizon. « Âm » est féminin, passif, obscur et correspond aux nom-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

bres pairs. Le caractère qui le représente 陰 désigne l'ubac, le versant de la colline 阝 qui se trouve dans l'ombre 食. Ces idées sont d'une analogie frappante avec celles de Pythagore.

Tout ce qui n'a jamais existé, tout ce qui existe, jusqu'aux confins les plus reculés du Cosmos, est créé, régi, manié par l'interaction de ces deux principes. A eux deux ils forment une sorte de roue cosmique qui tourne sans cesse tout en restant en équilibre. A mesure que « Dương » monte, « Âm » descend, et vice versa. Leur mouvement imprime au devenir cosmique un rythme. L'harmonie universelle, cette périodicité dans la succession des contraires, est donc une lutte nécessaire, féconde. Ici, nous retrouvons l'enseignement initiatique d'Héraclite d'Ephèse.

Le coefficient moral — positif ou négatif — fait son apparition au moment où le rythme « âm-dương », sans lequel l'Univers ne saurait subsister, est troublé, interrompu, brisé. Une action, prise en elle-même est neutre au point de vue moral. C'est l'intention (animus) qui la rend positive ou négative. Ce sont les circonstances qui lui donnent son coefficient moral. C'est ainsi que si tuer un être humain en temps normal est un crime, tuer à la guerre devient, au contraire, une belle action.

Parlons le langage des mathématiques et nous aurons énoncé ces principes bien connus en algèbre :

$$+ \text{ par } + = +$$
$$- \text{ par } - = +$$
$$+ \text{ par } - = -$$
$$- \text{ par } + = -$$

Comparons à la notion de « mérite moral des actions » chez les Occidentaux, et nous verrons que, là-dessus, l'Orient et l'Occident sont en tout point d'accord.

(A suivre)



Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Les origines du théâtre des jeunes

par C. BOURRIN

Dans un article qu'a publié le 12 mars la présente revue sous le titre *Art et jeunesse : le jeune théâtre*, l'auteur, qui signe J.-M. D., fait partir le mouvement de rénovation de la scène théâtrale française et l'essor du « théâtre des Jeunes » de la défaite de mai-juin 1940. Le théâtre était, dit-il en substance, tombé au plus bas degré de décadence ; depuis nos désastres, tout a brusquement changé, un esprit nouveau a soufflé et, grâce aux jeunes, l'âge d'or va commencer pour l'art et la profession dramatiques. Bref, « le nouveau théâtre sort des ruines de l'ancien ».

Chaque génération nouvelle a tendance à croire que le monde a commencé avec elle. Mais les faits sont les faits dont on ne saurait faire abstraction et l'on me permettra de les rappeler, aussi bien pour l'information exacte des lecteurs d'*Indochine* que pour l'édification des jeunes, trop enclins à des appréciations injustes sur la carence des aînés.

***

Premier fait qui n'est pas soumis à contestation : Raoul Serène crée à Saigon, fin 1941, le « jeune théâtre » des Scouts, lequel, selon J.-M. D., a la louable ambition « de devenir l'organe artistique commun des mouvements de jeunesse, de sauvegarder la culture française dans ce qu'elle a de plus pur et de plus noble en marquant, face au matérialisme envahisseur, la primauté des valeurs spirituelles ».

Qui n'approuverait sincèrement des vues aussi hautes et refuserait sa sympathie à une tentative d'une si rare qualité spirituelle ?

Soutenu par la faveur populaire, encouragé par les pouvoirs publics, le « théâtre des Jeunes » consolidera et étendra ses premiers succes ; cela est nécessaire pour rassurer les bons esprits alarmés de voir la jeunesse se tourner trop exclusivement vers les délassements d'ordre sportif.

Les choses ainsi établies quant à leur point de départ indochinois, et justice étant rendue aux intentions de l'animateur local, je me transporterai sur le plan général pour rechercher la filiation véritable du « mouvement ».

***

Le vrai père du « théâtre des Jeunes », c'est Jacques Copeau, fondateur du théâtre du Vieux-Colombier, tout récemment encore administrateur général de la Comédie française. Le « théâtre des Jeunes » est né le 22 octobre 1913, lorsque le rideau s'est levé pour la première fois sur la scène nue du Vieux-Colombier.

Dans une brochure éditée en novembre 1921, Copeau a exposé ses vues sur l'Ecole du Vieux-Colombier ; il écrivait notamment :

L'idée de l'Ecole et l'idée du Théâtre ne sont qu'une seule et même idée. Elles sont nées ensemble. Elles ont été ensemble exposées dans ma première brochure (Un essai de rénovation dramatique, *septembre 1913). En fait, depuis la fondation du Vieux-Colombier, je n'ai jamais cessé de considérer le Théâtre comme une Ecole et d'insérer bien ou mal, dans les nécessités d'une exploitation souvent très dure, le plus que je pouvais de discipline éducatrice. Nos premiers essais d'éducation remontent à l'été de 1913. Les jeunes comédiens du Vieux-Colombier s'étaient alors réunis autour de moi à la campagne. Là, chaque jour, pendant cinq heures, ils étudiaient les pièces du répertoire. Deux heures étaient en outre consacrées, en plein air, à des lectures à vue, considérées comme exercices d'assouplissement intellectuel et d'articulation vocale, à des explications de textes, à des exercices physiques...*

Une seconde tentative faite à Paris avec un groupe de jeunes amateurs et professionnels et une douzaine d'enfants, date de novembre-décembre 1915. A cette époque, on avait cru pouvoir installer l'Ecole naissante à la campagne, durant l'été de 1916, sous forme d'une organisation de secours en temps de guerre. Ces efforts, contrariés par les événements et abandonnés faute de ressources, furent repris en mai 1918, avec la Compagnie du Vieux-Colombier, à Cedar Court, Norristown (New-Jersey, U. S. A.). Enfin, la réouverture du Théâtre à Paris, en février 1920, entraîne la réouverture de l'Ecole et ses travaux désormais ininterrompus...

La préoccupation de former des recrues pour la profession dramatique est si grande chez Copeau que lorsqu'il se résout, en 1925, à abandonner l'exploitation de son théâtre, il n'abandonne pas son œuvre d'éducation spécialisée. Il emmène avec lui ses élèves dans sa retraite de Pernand-Vergelesses (Côte-d'Or). Avec eux, il prendra la route pour rayonner d'abord en Bourgogne puis à travers d'autres régions françaises, « jouant farces, jeux sacrés et profanes, tantôt dans la grange d'une ferme de village, tantôt sur les marches d'un porche d'église, tantôt dans la salle d'un château... ».

En 1929, Léon Chancerel, disciple avoué de Jacques Copeau, organise à Paris la fameuse troupe des Comédiens routiers, issue des formations de scouts.

En 1931, les élèves de Copeau que les paysans bourguignons appelaient les « copiaus » sont devenus dignes d'affronter le public des grandes villes ; sous le nom de Compagnie des Quinze, dirigés par le plus qualifié d'entre eux, le charmant Michel Saint-Denis, ils donnent des représentations à Paris et dans d'autres cités. En Angleterre, la Compagnie est particulièrement bien accueillie.

Le rayonnement de ces efforts est constaté par des documents qui ne laissent aucun doute sur la paternité de Jacques Copeau. Chancerel écrivait en 1933 à un chef scout de Corbigny :

Je ne puis que vous féliciter de la façon dont vous envisagez la doctrine et la pratique de l'art dramatique scout. Mon désir et celui de Jacques Copeau, mon maître et ami, est que des groupes de pur travail dramatique se forment ainsi dans toute la France. Comme cela et comme cela seulement, il y aura rénovation en profondeur, préparant à un art dramatique français vraiment représentatif de la race dans ce qu'il a de meilleur et de plus authentique.

Chancerel encore, rappelant les origines et le

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

développement de son « centre d'études et de représentations dramatiques » et de la « Compagnie des Comédiens Routiers », écrivait en novembre 1934 que ces groupements *nés au sein d'une communauté définie* (l'Association des scouts de France) *n'auraient sans doute pas vu le jour si, d'une part, vers 1913, Jacques Copeau n'avait fondé le Théâtre, puis l'Ecole du Vieux-Colombier, et si d'autre part, vers 1910, lord Baden-Powel n'avait fondé le Scoutisme.*

Enfin, pour achever d'illustrer cette vérité de base que l'œuvre collective, née d'une communauté définie et s'appuyant sur elle, est le prolongement logique de l'œuvre des maîtres qui ont précédé, qui ont instruit les plus jeunes, et leur ont, dans une large mesure, préparé les voies, Chancerel écrivait en mars 1935 que de tous les articles (sur « L'enlèvement de Mirabelle ») *celui qui m'a le plus profondément touché, c'est celui de mon maître. Pour qui connaît le sérieux avec lequel Jacques Copeau prend toutes choses et le sens qu'il a de la valeur des mots, cette expression publique de chaleureuse estime dans laquelle il nous tient, les espoirs qu'il met en nous, l'appel qu'il lance pour qu'on nous soutienne et nous aide, on comprend facilement que j'y attache un prix singulier et j'y vois pour les miens et pour moi la plus chère des récompenses et le plus puissant des encouragements.*

Et Chancerel ajoute en note :

Les jeunes gens d'aujourd'hui connaissent assez mal l'œuvre de Jacques Copeau et tout ce que le théâtre qu'ils aiment doit à l'esprit du Vieux-Colombier, comment tout cela rentre dans l'ère du Vieux-Colombier, commencée en 1913...

Ce qui précède est probant touchant la filiation du « théâtre des Jeunes ». Le groupe de Saigon a le même répertoire, les mêmes méthodes que les Comédiens Routiers de Chancerel, lesquels eux-mêmes n'ont fait que suivre l'exemple des élèves de Copeau pour qui *il n'était point de besogne vile, le décorateur, le simple machiniste participant au jeu tout autant que le premier rôle, celui-ci comme les camarades cousant les costumes, faisant les chaussures, peignant les portants...*

Les affinités sont au surplus d'autant plus grandes entre le groupe de Saigon et le mouvement initial de 1929 que par une bonne fortune dont nous devons tous nous féliciter, l'animateur Serène a collaboré étroitement avec Chancerel, plusieurs années durant, comme comédien et comme auteur. Et 1929, qui vit la naissance du théâtre scout, c'était dix ans avant la tourmente de 1940. Ce simple rapprochement de dates permet d'affirmer que *le nouveau théâtre n'est pas sorti après la défaite des ruines de l'ancien.*

***

De trop longs développements seraient, par ailleurs, nécessaires pour montrer que les jeunes acteurs de 1942 n'ont pas été les premiers à dépouiller le théâtre de ses faux atours, à le faire apparaître sobre et vrai. Dès 1913, sa brochure de septembre l'atteste, Copeau avait rejeté le cabotinage, la recherche du succès personnel, l'exploitation des vedettes, le luxe des costumes et des décors (1). Tout, en vérité, est sorti du Vieux-Colombier et il ne suffit pas, pour être quitte envers un homme dont l'influence heureuse a été si grande sur l'orientation de notre théâtre, de faire une vague allusion aux scènes dites d'avant-garde qui co-existaient autrefois avec les salles de spectacles somptueuses vouées à l'abrutissement de leur clientèle.

En tout cas, lorsqu'on reconnaît que des compagnies théâtrales de jeunes ont existé avant la défaite, *Les quatre saisons, Les Comédiens Routiers* (succédant, je le répète, aux « Copiaus » de Pernand-Vergelesses), c'est se contredire que d'assigner l'origine du mouvement théâtral des Jeunes à la tourmente de 1940.

***

Ceci exposé, il est bien évident que les événements de 1940, en déterminant le changement du régime politique de la France vont servir la renaissance théâtrale du pays au même titre qu'ils vont permettre une œuvre gigantesque de reconstruction générale allant bien au delà des destructions matérielles de la guerre actuelle. Il est certain que l'intérêt plus grand porté par les pouvoirs publics aux générations qui auront à refaire la partie, favorise dès à présent l'essor, l'épuration, la rénovation de notre théâtre par les éléments jeunes de la nation. Il est notoire enfin qu'aucun des arts autant que le théâtre ne permet d'aller si fortement jusqu'au cœur des foules et de les faire communier dans la beauté et dans l'idéal. Les pouvoirs publics de France, après ceux des autres grands pays s'honoreront de comprendre qu'il ne faut pas négliger plus longtemps une pareille puissance.

***

Je reviens à mes prémisses. Le théâtre des Jeunes « a été inventé » par Copeau et réalisé intensément par Chancerel. Leur vœu commun de voir les théâtres scouts se multiplier à travers la France avait été exaucé, on l'a vu, bien avant 1940. En étendant ce mouvement aux confins asiatiques de notre empire, Serène aura bien mérité de tels maîtres et inspirateurs et sa part reste très belle.

J'ai situé exactement la part de chacun à l'origine du « théâtre des Jeunes » afin de ne pas laisser s'enraciner une erreur néfaste (2). Il ne faut pas laisser la jeunesse se persuader de l'incapacité foncière et générale des aînés ; de nouvelles forces entrent allégrement « dans la carrière » mais c'est pour y trouver « la poussière et la trace des vertus » des devanciers. Car il faut bien se résigner à avoir des devanciers et qui avaient des vertus.

Dans le cas d'espèce, on ne doit pas, pour accabler le régime politique défunt qui mérite tous les anathèmes, méconnaître ou diminuer les hommes jeunes qui dans le passé, malgré et contre le régime, préparaient avec amour et clairvoyance la tâche des jeunes d'aujourd'hui.

Gloire à Serène ! Gloire à Chancerel ! Gloire à Copeau !

---

(1) Il ne faut pas prendre toutes les formules au pied de la lettre. Ce sont très souvent des contraintes d'ordre matériel qui ont conduit Copeau à réduire ce luxe au minimum. C'est ce qu'on appelle « faire de nécessité vertu ».

(2) Je laisse en dehors de cette mise au point les passages de l'article de J.-M. D. où je suis mis en cause d'une manière aimable et... entièrement fantaisiste, sur ce plan personnel, je pense que les lecteurs auront « rectifié d'eux-mêmes ».

Université Côte d'Azur. Bibliothèques



ARCHÉOLOGIE AU CHAMPA

par Jean-Yves CLAEYS

L'ANNAM actuel, entre Dông-hoi et Phan-thiêt, portait sur les cartes des premiers voyageurs occidentaux le nom de « Cochinchine ». Cette appellation a glissé, avec leur colonisation et leur mise en valeur vers les pays du Sud de la Péninsule où s'étendait en partie autrefois l'influence khmère. Cette étroite plaine fertile, entre la chaîne montagneuse et la mer, a plusieurs fois changé de possesseurs et de nom. Elle fut, avant la conquête annamite, le territoire d'un Etat puissant : le Champa. Ses souverains, de caractère combatif et de coutumes fastueuses, étaient cousins germains des Khmers, tous deux apparentés aux royaumes indo-javanais. Les Chams avaient eux-mêmes étendu leur territoire vers le Nord, aux dépens des premiers habitants chinois, méridionaux des commanderies de Je-nan et de Lin-y, établis sur les marches avancées de l'empire des Han.

Si l'on considère les vestiges archéologiques du Champa comparativement aux monuments laissés par les Khmers, ils apparaissent en nombre relativement restreint. C'est une question de qualité des matériaux employés. Au Cambodge, à partir du X^{e} siècle, le Khmer, après un usage généralisé de la brique, a utilisé, avec la latérite, la pierre, un grès relativement solide, facile à travailler. Cela, non seulement pour les parties ouvragées du monument, linteaux, piédroits, ornements, mais aussi pour le gros œuvre des murs, qui se sont ainsi couverts rapidement d'un exubérant décor. Au Champa, la brique est restée maîtresse dans l'ossature même des constructions.

De plus, la disparition de ces deux nations a suivi une marche différente. Le Champa, annexé par les Annamites, est resté en grande partie habité. Le pays khmer, au contraire, saccagé et pillé, a vu anéantir ses occupants. Cette destruction équivaut à une vaste épidémie ayant décimé tout un peuple. Ceux qui en réchappèrent se replièrent vers le bas delta du Mékong. Le conquérant siamois, après ses victoires, est revenu à ses bases de départ, essoufflé déjà par la conquête des provinces khmères de la vallée de la Ménam. La région des anciennes capitales, Sambor, les Roluos, les Kulen, les différents centres d'Angkor furent privés de leurs habitants. Une végétation neuve (à partir du XIII^{e} siècle), par sa force tropicale, se chargea d'absorber les monuments.

Ce retour à la sauvagerie désordonnée de la nature illustre bien le résultat de toute guerre. A des civilisations brillantes, les rivalités territoriales imposent des destructions totales. L'apologue d'Attila est une vérité nordique. L'emprise de la nature sous les climats chauds et humides est une réalité plus accablante. Sous les pas de l'éléphant vainqueur, la brousse désordonnée et l'arbre tentaculaire absorbent et digèrent toute trace de civilisation

Université Côte d'Azur. Bibliothèques





mieux que le feu du barbare ne détruit les épis.

Mais au Champa, tout au contraire, sur un pays fertile, irrigué, productif, bordé par une mer nourricière, l'Annamite s'est installé, assimilant les habitants vaincus en partie épargnés.

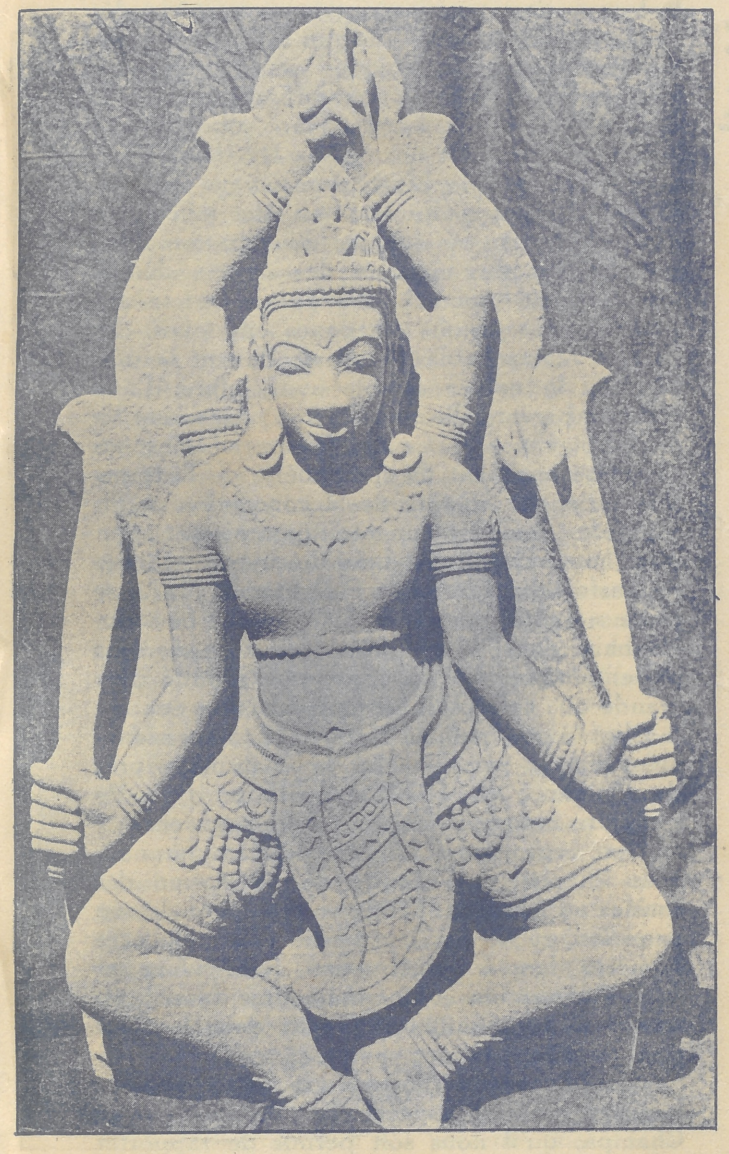


Une proportion minime de la population fut refoulée au Cambodge, des prisonniers furent envoyés coloniser les provinces septentrionales (Ha-tinh et Nghê-an). Par contre, les temples de la civilisation indo-chame ne pouvaient convenir au panthéon sino-annamite, cependant si accueillant. Sauf à Po-Nagar de Nha-trang, où le vainqueur prit à charge, à bail, l'entretien du service sacré, les cultes se transformèrent. Les pagodes horizontales succédèrent aux temples verticaux. Peu à peu, malgré la crainte superstitieuse, beaucoup de tours-sactuaires furent démolies, les belles briques de grandes dimensions réutilisées dans les constructions neuves. Les inscriptions lapidaires

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

elles-mêmes furent soigneusement bûchées afin d'effacer les titres de propriété des anciens occupants.

L'abandon des tours isolés, les intempéries, la végétation et plus tard, il faut bien le dire, quelques inconscients iconoclastes européens,





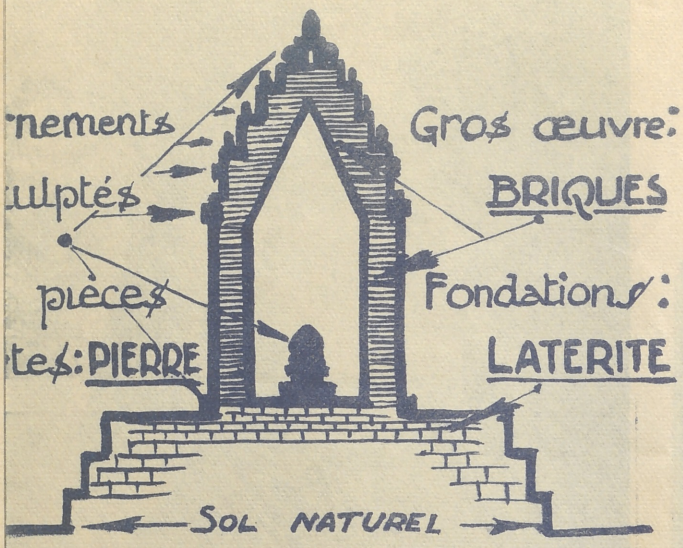


planteurs ou missionnaires, complétèrent la destruction, aidant à l'oubli...

Les premiers chercheurs curieux du passé, bientôt suivis par les membres de la Mission archéologique transformée quelques années plus tard en Ecole Française d'Extrême-Orient) les Louis Finot, R. P. Durand, Lunet de Lajonquière, Henri Parmentier, établissant l'inventaire des monuments chams, trouvèrent les traces de plus de deux cents emplacements de monuments. Mais, en fait, un dixième seulement sur cette quantité est constitué par des tours ou groupes de sanctuaires encore debout, hélas ! jamais absolument intacts.

Au Cambodge, sur les monuments retrou-

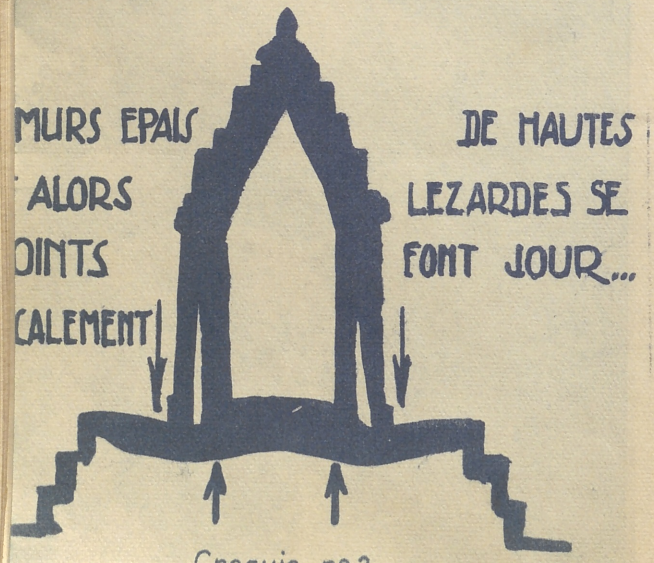
Université Côte d'Azur. Bibliothèques



Croquis n° 1



Croquis n° 2



Croquis n° 3

vés dans la forêt, la chronologie, après des remaniements inévitables, appuyée sur les textes gravés dans la pierre, soumise au jugement de l'évolution des formes s'est stabilisée sur un canevas aujourd'hui certain. Au Champa, la lecture des rares inscriptions épargnées, découvertes pas toujours « in situ », une profusion de formes architectoniques sans autre lien qu'un « air de famille », insuffisant devant la rigueur scientifique, laisse encore subsister une incertitude qui met aux prises les théoriciens.

Au Champa, la création artistique des architectes et des sculpteurs était plus loin qu'au pays khmer de ses sources d'inspiration. Une personnalité plus marquée des artistes chams, une fantaisie moins bridée par la stricte application des canons classiques ont laissé des œuvres remarquables. L'artiste devant le modèle ou la nature semble avoir vibré d'une émotion personnelle plus intense. Ainsi que l'a dit Louis Finot : « Ce qui frappe ici, c'est un caractère apparent de spontanéité de l'expression artistique comme de la conception architecturale. Les monuments apparaissent tout d'un coup constitués dans des types achevés de perfection. L'art des Pallavas de l'Inde se place « à côté » des arts cham, khmer ou indo-javanais dans leurs premières formes sans présenter avec aucun d'eux une affinité plus grande que celles qui les unissent entre eux. »

C'est ainsi que la découverte d'un monument enfoui, comme celui de Thap-mâm, près de Quinhon, en 1934, apporta un type de sculpture nouveau, imprévu, toujours « cham » en son esprit mais ouvrant soudain un nouveau chapitre à l'histoire de l'évolution des formes au Champa. L'empire était près de son annexion et de sa décadence. Les influences khmères dans la construction, indo-javanaises dans l'inspiration et sino-annamites dans l'exécution se font nettement sentir dans les vestiges de Thap-mâm.

Afin de mieux illustrer ces notes et pour montrer certains aspects de l'archéologie au Champa, qu'il nous soit permis de rapporter ici quelques souvenirs personnels. Au début de 1934, le « bon à tirer » des dernières épreuves pour une étude dans le « Bulletin des Amis du vieux Hué » intitulée « Introduction à l'étude de l'Annam et du Champa » était signé. Au chapitre sixième, nous décrivions l'art cham du Binh-dinh comme un art décadent : « les formes de la statuaire sont atrophiées et tournent au grotesque... ! ».

Les dieux du Champa se vengèrent en rendant caduques, dès la parution du livre ces phrases imprudentes. Nous étions en mission dans cette région injustement méprisée. Comme il arrive souvent au cours de tournées archéologiques, par simple curiosité professionnelle toujours aux aguets, à la suite d'une indication vague ou de circonstances fortuites, nous avions

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

été conduit à faire une fouille de recherches dans un tertre situe au Nord de Chaban. Cet emplacement est celui de Vijaya, à 40 kilomètres au Nord de Quinhon. Cette ancienne capitale chame, après le XI[e] siècle, a subi notamment le siège de Koubilai Khan, après les expéditions de Jayavarman VII, en 1190, le grand souverain khmer, auteur du Bayon, qui se souvenait de sa captivité au Champa alors qu'il était prince.

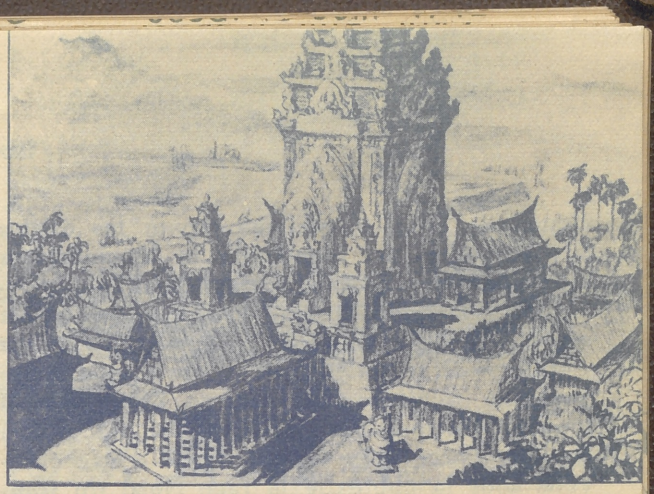
Sol historique s'il en fut, où se rencontrèrent les avant-gardes des deux grandes civilisations orientales indo-aryenne et mongolique. Nous avions compté rester trois jours sur ce tertre mystérieux, nous y passâmes trois mois. Sur les restes d'un temple écroulé, qui devait compter parmi les plus grands du Champa, nous exhumâmes 85 tonnes de sculpture inédite.

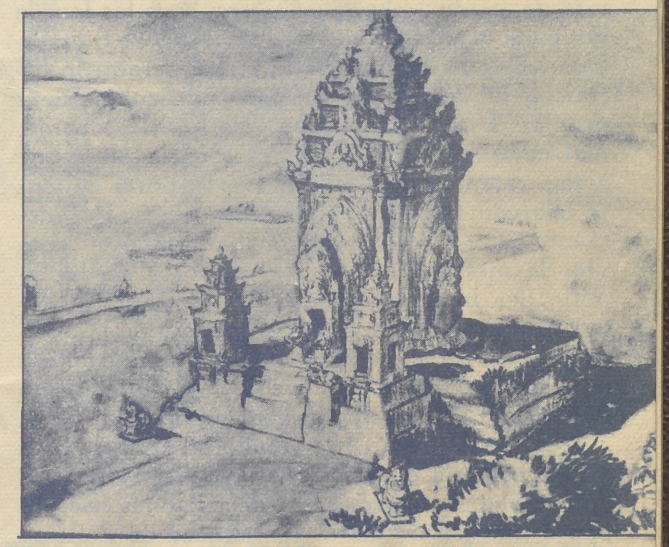
« Archéologie à la tonne », a-t-on dit peu courtoisement ! Nous souhaiterions bien souvent récolter pareille moisson architecturale et sculpturale ! D'autant plus que l'art du Binh-dinh en était simplement révélé.

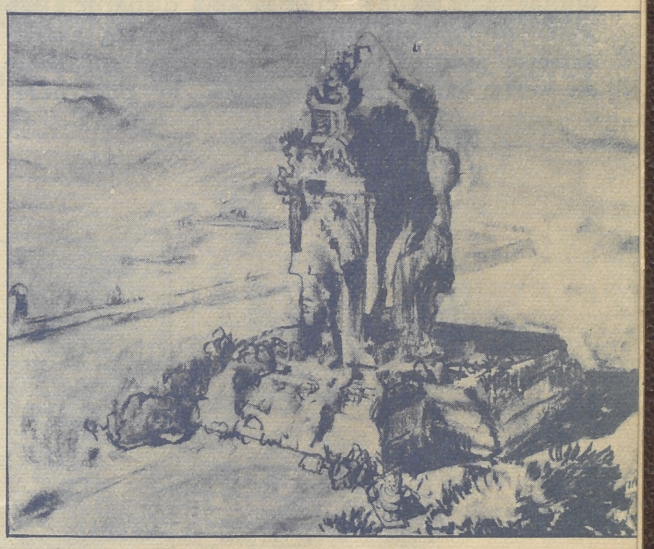
Les photographies qui illustrent cet article montreront mieux que toute description les caractères esthétiques d'une époque inconnue avant 1934. La plupart de ces pièces sont actuellement dans les Musées de Tourane, Hanoi et Saigon. Quelques doubles représentatifs ont émigré au Musée Guimet, à Paris.

Mais comment ces temples retrouvés sous un tertre au nom annamite se sont-ils ainsi effacés du souvenir ? Répondant à cette question souvent posée, nous nous sommes efforcé de marquer les étapes de l'oubli dans un film accompagnant une conférence faite il y a quelques années au Musée Louis-Finot. Nous eûmes recours au dessin animé pour marquer les différentes phases de la démolition d'un monument. En premier lieu les croquis 1, 2 et 3 en « fondu enchaîné » montraient la nature des matériaux employés par les Chams à cette époque et leur « travail » conduisant à la désagrégation du monument.

La photographie « A » présente une reconstitution du temple cham se trouvant autrefois à Thap-mâm. Cette reconstitution est naturellement une hypothèse. Mais celle-ci est établie avec des documents certains : pour le gros œuvre sur le type des monuments de même époque et pour le détail sur les motifs sculptés retrouvés dans les fouilles, réintégrés à leurs emplacements probables. En « B », le « travail » des matériaux commence à apparaître. Les bâtiments légers en bois couverts de tuiles entourant le monument ont disparu. Le temple est abandonné. Sans doute la conquête annamite a-t-elle déjà transformé la vie religieuse du pays. Un templion va bientôt s'écrouler. Le portique se descelle. Une grande lézarde verticale à l'angle nord-est de la tour montre que les gros murs se séparent. La









Université Côte d'Azur. Bibliothèques

chute des lions et garudas ornant les angles des corniches est imminente et le cinéma a pu en rendre le tragique écroulement.

Des pillards, peut-être, à cette époque, ont soulevé l'autel à l'intérieur du temple, croyant y trouver un trésor. Ils ont emporté sans doute quelques feuilles d'or votives découpées à l'image des animaux cycliques. Ils ont aidé à la destruction, mais ils ont risqué d'être ensevelis sous la chute de la face Nord du sommet de la tour, photo « C », ou sous les lourds tympans qui couronnaient les portes et fausses-baies. Depuis longtemps le temple craquelé offrait à la végétation un lieu particulièrement propice à la germination. La brique chame, mal cuite souvent, redevient sous la pluie une glaise retenant l'humidité. Les apports éoliens se chargent de la terre et des graines. Rapidement, en « D » le vestige abandonné se couvre de mousses, de lianes, d'arbres de la famille des banians et ficus aux racines traçantes, perforantes et pénétrantes dont la croissance insensible et sûre aidera comme autant de coins éclatants de sève à la désintégration des assises et de l'appareil maçonné.

Cet état durera de longues années. Les cycles solaires et lunaires avec leurs alternances de chaleurs torrides et de cyclones useront peu à peu les dernières résistances de l'ancien témoignage d'une civilisation disparue. Un jour, un typhon plus violent que ses prédécesseurs abattra le géant végétal sur son socle de terre cuite. Les termites, la pourriture, achèveront le nivellement du site autrefois glorieux. Seul un tertre anonyme marquera l'emplacement des dieux oubliés, enchassés dans les ruines disparues sous l'humus.

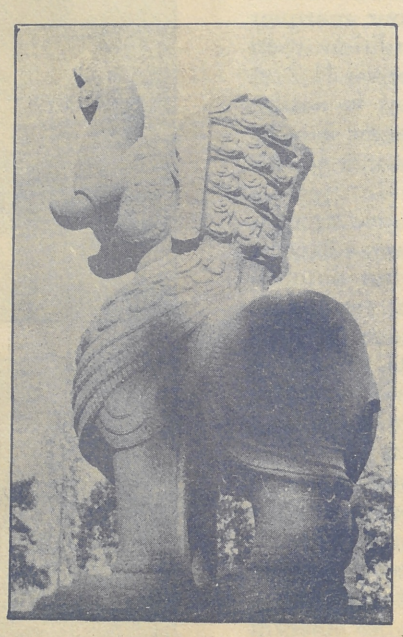
Pour retrouver ces vestiges, une conjonction hasardeuse sera nécessaire. Celle du paysan labourant sa terre et rencontrant la résistance d'un morceau de sculpture. Celle de l'indicateur intelligent qui saisira l'intérêt de la trouvaille. Celle de l'archéologue aux aguets prévenu en temps utile. Ceci est le cas de Thap-mâm. Parfois, ce sont les textes anciens, les particularités onomastiques d'une région, des déductions tirées de la géographie humaine d'une région, enfin la chance ou le flair qui aiguillent l'archéologue sur le site inviolé.

C'est ainsi que le chercheur peut encore découvrir au Champa la mine d'or vingt fois côtoyée. Certitude, chance ou flair ?... Surtout quelque expérience, servie parfois par une opportunité heureuse mais activée par une curiosité toujours en éveil, toujours *candide*, qu'il ne faut jamais laisser s'émousser par les déconvenues si nombreuses dont on préfère ne pas parler.

Jean-Yves CLAEYS.

Croquis et dessins de l'auteur extraits du film Archéologie chame.

Photos des monuments et sculptures, clichés de l'Ecole Française d'Extrême-Orient. Toutes les pièces sculptées proviennent des fouilles de Thap-mâm (Binh-dinh), campagne de 1934.



Université Côte d'Azur. Bibliothèques



Sur la route qui mène à Cô-Tich

FÊTES ET PÈLERINAGES AU TONKIN

Au berceau des premiers Rois d'Annam

(La fête des Hùng-Vương, à Phú-Thọ, 10e jour de la 3e lune)

par Jean FRANÇOIS

Les origines de l'Histoire d'Annam sont très obscures.

Les récits des anciennes Annales fourmillent de mythes et d'inventions. Elles contiennent souvent « des affirmations mensongères », selon le mot de l'Empereur Tự-Đức lui-même.

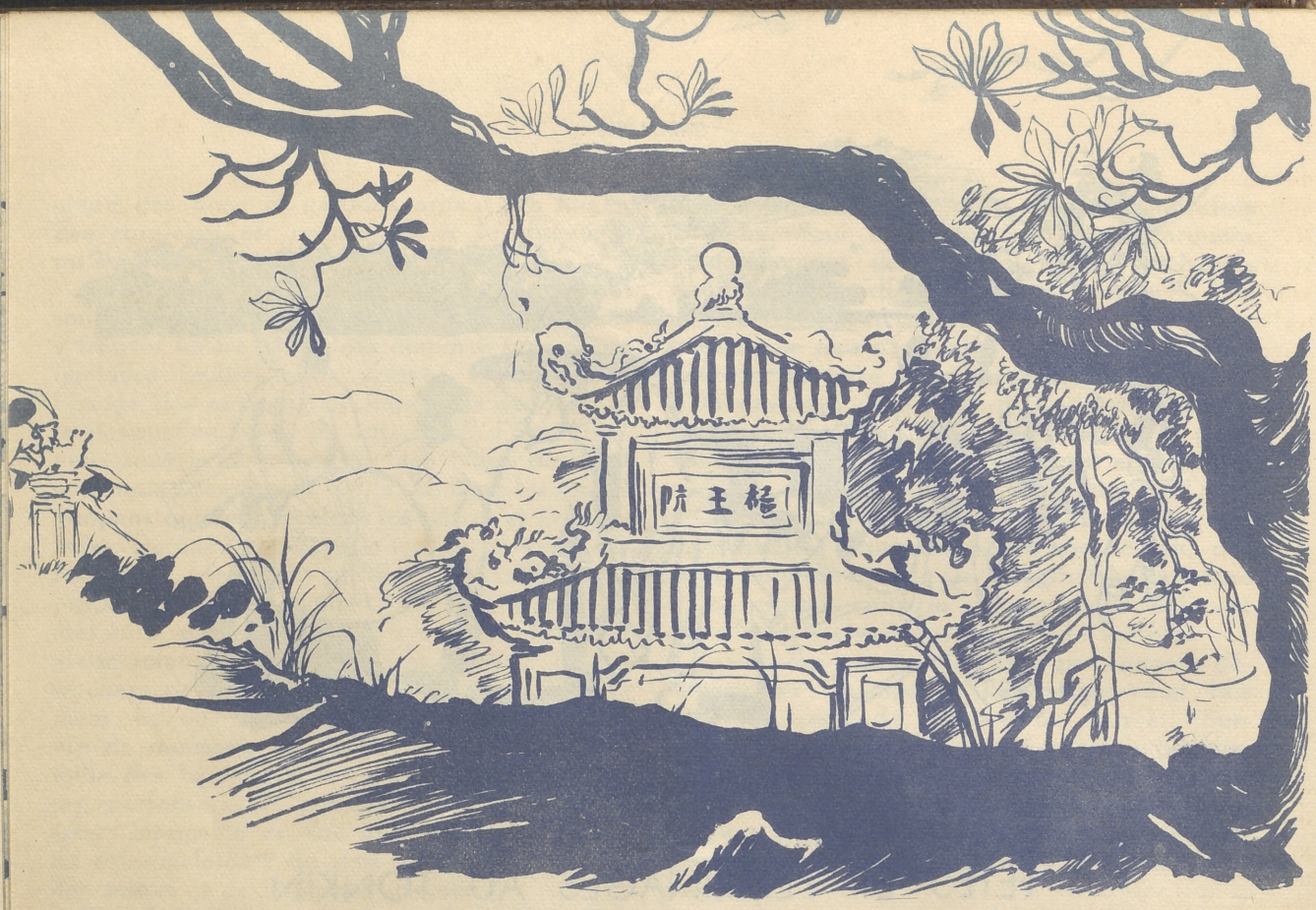
L'imagination populaire annamite, dont la propension au merveilleux est bien connue, a brodé sur le silence de l'histoire de savoureuses légendes qui, transmises de bouche en bouche au cours des générations, se sont imposées peu à peu comme vérité révélée et ont fini par être adoptées par les austères historiographes du Royaume.

Il en est ainsi, pour une large part, de l'histoire des Hồng-Bàng, cette première dynastie du Việt-Nam qui aurait régné de 2879 à 258 avant Jésus-Christ. Elle aurait compris, entre autres souverains, les dix-huit rois Hùng-Vương qui établirent leur capitale à Phong-châu (actuellement Bạch-Hạc province de Vĩnh-Yên) et auraient ré-



Au pied de la colline

Université Côte d'Azur. Bibliothèques



Le tombeau royal

gné sur le légendaire pays de « Văn-Lang » (Tonkin actuel sans la province de Cao-bằng, et Nord-Annam).

C'est cette région comprise entre Phú-thọ-Việt-trì, et Vĩnh-yên qui constituerait le berceau du Việt-Nam actuel. Et c'est en souvenir de ces origines fabuleuses que le peuple a élevé sur une colline dominant toute la région et sise sur le territoire du village de Cổ-tích (vestiges antiques) les temples des Rois Hùng-Vương où chaque année est célébrée officiellement par les mandarins de la province de Phú-thọ une cérémonie commémorative qui attire une foule considérable de pèlerins.

Mồng mười tháng ba
Cỏ đi giỗ tổ mới là người Nam.
(Le 10e jour de la troisième lune
Va célébrer la mémoire des ancêtres et tu seras [un vrai Annamite).

Ainsi s'exprime la chanson populaire.

Le lieu où s'accomplissent ces rites est justement célèbre. Située au cœur de cette moyenne région Tonkinoise dont la végétation vert sombre et les molles ondulations de terrain, font pressentir par une transition harmonieuse la forêt glauque et les montagnes sévères du Haut Fleuve Rouge, la colline de Cổ-tích domine rizières et mamelons avec une dignité visiblement consciente des vestiges qu'elle renferme On peut contempler



La balançoire des fées

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

du temple supérieur (đền thượng) un panorama qui ne manque pas de grandeur : voici le Fleuve Rouge qui contredit son nom en déroulant paresseusement un long ruban bleu foncé ; au loin voici le célèbre Tản-Viên (le mont Ba-vì) dont les contours se perdent dans un flou bleuté ; voici à gauche le massif du Tam-đảo qui s'imprime en noir sur l'horizon ; enfin tout autour, au pied de la colline, une multitude de mamelons dont la forme en tronc de cône arasé explique le nom dont on les désigne : Mâm xôi, plateau de riz gluant, offrande rituelle des Annamites.

Rien ne ressemble plus à un pèlerinage annamite qu'un autre pèlerinage. Celui-ci comme tous les autres, se caractérise par la foule bigarrée qui prend d'assaut la colline et par l'allégresse générale qui s'en dégage. Balançoire des fées (đánh đu tiên), chants et jeux de la meute des Scouts Hùng-Thao qui sont venus camper au pied de la colline, « hát soan », chants alternés des jeunes gens et jeunes filles qui rappellent le quan họ de Lim, etc... tout contribue à l'esbaudissement du pèlerin. Le soir venu, cette allégresse fait place à l'intérêt passionné avec lequel tous, jeunes et vieux, écoutent les nombreuses légendes que les Anciens évoquent complaisamment.

Voici les plus connues :

Légende de la Fée et du Dragon.

Un des premiers rois Hùng-Vương n'était autre qu'un Dragon. Il se nommait Lạc-Long-Quân. Il se maria avec une fée, descendante des Dieux, du nom de Âu-Cơ. Celle-ci conçut cent œufs qui donnèrent cent enfants, beaux comme des anges. Un jour, le roi dit à la reine : « Je suis Dragon et je dois revenir à la mer vivre dans mon élément. Faisons une part égale de notre progéniture et séparons-nous ». Ainsi cinquante enfants suivirent leur père vers le Sud, la mer, et les cinquante autres restèrent avec la reine.

Cette légende est fort intéressante car elle explique aux yeux des Annamites leur destinée mi-terrestre, mi-maritime et la raison de la migration générale du peuple vers le Sud. Elle précise, en outre, plusieurs expressions poétiques ou populaires couramment employées. Les Annamites ont, en effet, coutume de se désigner sous le nom de « trăm họ », les cent familles. Cette expression, aux dires de certains, trouverait son origine dans cette légende. Les cent enfants de la reine Âu-Cơ, fondèrent cent familles qui, en croissant et multipliant, constituèrent au cours des âges le peuple du Việt-Nam. Les Annamites se désignent également poétiquement sous le nom de Con cháu Long Tiên, les descendants de la Fée et du Dragon. Cette expression que l'on retrouve dans de nombreuses poésies annamites et plus particulièrement dans le *Đăng-đàn*, l'hymne national annamite, s'éclaire également à la lumière de cette légende. Il en est de même de l'expression « Âu-Lạc » (les descendants de Lac-Long Quân et de Âu-Cơ) dont les poètes usent parfois à l'égard du peuple d'Annam.

La légende de Son-Tinh et de Thủy-Tinh

Le dernier roi Hùng-Vương avait une fille d'une grande beauté qui fut demandée en mariage par deux génies : le Génie des Montagnes (Sơn Tinh) et le Génie des Eaux (Thủy Tinh). Les deux partis étaient également convenables ; le roi, perplexe, promit la main de la princesse à celui qui arriverait le lendemain, le premier, avec tous les cadeaux de noces. Ce fut Sơn-Tinh qui devint l'heureux époux de la princesse et qui l'emmena immédiatement dans ses montagnes. Thủy-Tinh conçut une grande fureur de son échec ; pour se venger, il éleva les eaux pour essayer de noyer son heureux rival, mais celui-ci, à l'abri au sommet de la montagne Tản-Viên, contempla ironiquement ses efforts inutiles. La haine est vivace en terre asiatique : chaque année les deux génies se livrent une grande bataille, dont le malheureux paysan paie tous les frais (1). C'est ainsi que les Annamites expliquent la naissance des typhons qui ravagent périodiquement les rivages de la mer de Chine.

La légende de My Châu et de Trọng-Thủy

« Le roi An-Dương-Vương, adoré de son peuple pour sa sagesse et sa bonhomie, résistait victorieusement à toutes les incursions du général chinois Triệu-Đà, grâce à un ongle de tortue miraculeux qui, placé dans le mécanisme d'une arbalète, lui donnait le pouvoir de tuer à chaque coup dix mille ennemis. Désespéré de ne pouvoir venir à bout de cette arme merveilleuse, Triệu-Đà employa la ruse. Il fit des propositions de paix à An-Dương qui, débonnaire, les accueillit sans arrière-pensée. Comme gage de ses intentions pacifiques, Đà envoya à la Cour de Âu-Lạc son fils Trọng-Thủy, prince charmant, qui ne tarda pas à gagner les bonnes grâces de la princesse My-Châu. Les deux jeunes gens se marièrent au milieu de l'allégresse des deux peuples réconciliés. Mais dans son bonheur conjugal, Trọng-Thủy n'oublia pas son devoir de fils et de citoyen : son père lui avait recommandé de voler l'ongle miraculeux ; il était décidé à le faire, quoiqu'il lui en coûtât de tromper sa jeune femme trop confiante. Ayant réussi à dérober le précieux talisman, il prétexta le désir de revoir son vieux père pour quitter le royaume de Âu-Lạc.

(1) D'après NGUYEN-QUY-HU'NG.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

« Ma chère femme, dit-il à My-Châu avant son départ, si jamais nos deux pays entrent en guerre, comment ferai-je pour vous retrouver ?

— Hélas ! répondit la princesse, si tel est le sort de notre peuple, vous reconnaîtrez mes traces aux plumes d'oie que je répandrai partout où j'irai. »

Avec l'aide de l'ongle miraculeux, Triêu-Đà conquit presque sans coup férir le petit royaume de Âu-Lạc. Le roi An-Dương, réveillé au milieu d'un festin, fut désemparé lorsqu'il s'aperçut de l'inefficacité de son arbalète, et s'enfuit précipitamment à cheval, portant sa fille en croupe. Arrivé, au bord de la mer, il rencontra la Tortue qui, avec colère, dénonça la trahison de la princesse. Alors le roi tua sa fille et se précipita dans la mer. Cependant, à la tête de son armée victorieuse, Trọng-Thủy suivit les traces de sa femme grâce aux plumes d'oie qu'elle avait semées derrière elle dans sa fuite. Un spectacle douloureux l'attendait au bord de la mer : sa bien-aimée était étendue inanimée sur la plage de sable, au milieu d'une flaque de sang vermeil. Fou de douleur, il emporta le corps de la princesse à Loa-thành, où il l'ensevelit, puis se jeta dans un puits, ayant sacrifié son bonheur à l'ambition paternelle. Et depuis lors, le puits de Loa-thành acquit la propriété de donner aux perles qu'on y lavait un éclat incomparable.

Tel est dans sa simplicité ce tragique drame d'amour qui se déroula aux premières heures de la fondation du royaume d'Annam. Les historiens y cherchent l'excuse du pauvre An-Dương qui perdit le trône et la vie, mais le peuple, plus sensible, pleure la poétique figure de la princesse My-Châu, victime de son amour conjugal, et le malheureux prince Trọng-Thủy, victime de sa piété filiale (1).

***

Telles sont les belles histoires du temps passé que l'on raconte chaque année, sur la colline de Cổ-tích, le 10e jour de la troisième lune. Il n'est pas un Annamite qui ne les connaisse par cœur, dès sa plus tendre enfance. Mais on sait qu'en pays d'Annam, chaque fois que *Peau d'Ane* est contée, chacun y prend un plaisir extrême.

(1) D'après NGUYEN-QUY-HU'NG.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Message adressé aux Français et Indochinois par le Vice-Amiral d'Escadre Jean DECOUX,

Gouverneur Général de l'Indochine,
Haut-Commissaire de la France dans le Pacifique,

à l'occasion de la Fête du 1er Mai 1942

FRANÇAIS ET INDOCHINOIS,

En ce jour de 1er Mai, fête du Maréchal, fête aussi du travail et de la prévoyance sociale, je vous demande de méditer ce double symbole.

Ayez toujours présente dans vos cœurs la grande figure du sauveur de la Patrie, qui au soir de la vie, n'a d'autre ambition que de « travailler » et de « servir », pour que la France vive. Inspirez-vous sans cesse de ce merveilleux exemple.

Songez aussi à la signification nouvelle de cette journée du 1er Mai, journée rouge de jadis, qui se déroulait dans le désordre, sous le signe de la violence et de la haine.

Le 1er Mai n'évoque plus en nous désormais que des idées apaisantes d'effort librement consenti, d'entraide, de collaboration et d'union fécondes pour le bien de la communauté.

Je sais que vous êtes tous animés de cet esprit nouveau. Je n'en veux d'autre preuve que les résultats remarquables obtenus depuis un an dans tous les domaines, d'un bout à l'autre de l'Union Indochinoise.

C'est grâce au labeur intelligent et opiniâtre de tous ses fils, Français et Indochinois, étroitement unis dans une même volonté, que l'Indochine a pu faire face aux difficultés sans cesse renaissantes d'une situation sans précédent.

C'est par l'effort de tous, fonctionnaires, officiers et soldats, ingénieurs, colons, ouvriers, agriculteurs et artisans, que l'Union a pu poursuivre son existence dans l'ordre, la paix, la prospérité.

Partout, des produits ou articles de remplacement se fabriquent, l'artisanat se développe, des industries naissent. Au nom du Maréchal, je remercie tous ceux qui, de près ou de loin, ont participé à cette grande œuvre.

Je leur demande de redoubler d'ardeur dans le travail et de foi dans les destinées de l'Indochine française. En ce faisant, ils auront bien mérité de la Révolution Nationale, et ils auront contribué au salut de l'Empire.

Amiral DECOUX.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

1er MAI 1942

Le Serment des Légionnaires Volontaires de la Révolution Nationale

DISCOURS

prononcé à Hanoi par l'Amiral Jean DECOUX,
Gouverneur Général de l'Indochine, Haut-Commissaire du Pacifique

Volontaires de la Révolution Nationale,

Vous allez tout à l'heure prononcer le serment solennel qui vous liera à la personne et à l'œuvre du Maréchal.

Ce serment marquera aux yeux de tous votre dévouement absolu à la grande cause qui, sous l'égide d'un Chef providentiel, sauvera la Patrie blessée. Car elle lui a rendu, en même temps qu'une âme nouvelle, la confiance dans ses destinées immuables.

Le Maréchal a fait don de sa personne à la France : vous allez, aujourd'hui, vous inspirant de cet illustre exemple, jurer de consacrer toutes vos forces au service de la Révolution Nationale.

***

La Légion, vous le savez, dépend directement du Maréchal. Elle ne reçoit d'ordres que de lui, par l'intermédiaire du Directoire.

Relevant du chef suprême de la Nation, dont je suis ici le délégué responsable, la Légion, force vive de la France, a pour objet de faire entrer les principes de la Révolution Nationale dans le domaine des faits.

C'est pourquoi le trait essentiel du serment que vous allez prononcer, est l'engagement d'obéir et d'agir suivant ses disciplines. Par là vous prendrez place parmi les artisans de la Révolution Nationale ; par là, vous apporterez votre pierre à l'édifice qui déjà s'élève, grâce à la foi de tous les bons Français dans le relèvement de notre Patrie et dans la valeur du chef qui la dirige.

***

Mais il faudra faire plus encore. En Indochine, plus peut-être que dans la Métropole, les devoirs des « légionnaires » et des « volontaires » priment leurs droits.

Vous vous efforcerez tout d'abord de fortifier votre doctrine, et d'améliorer votre collaboration avec les pouvoirs publics.

Votre doctrine, c'est celle que, par ses lumineux messages, le Maréchal a donnée au peuple français : vous aurez à cœur de vous en inspirer sans cesse dans votre vie publique et privée.

Le rôle que vous avez à jouer vis-à-vis des pouvoirs publics est aussi net. Le légionnaire ne doit pas s'ériger en censeur de l'autorité, mais bien demeurer son collaborateur de tous les instants.

C'est le Maréchal lui-même qui a dit : « La Légion ne peut pas être un Etat dans l'Etat, mais elle doit apparaître dans le régime qui s'élabore, comme une institution qui s'affirme par l'appui qu'elle prête au régime, par l'indispensable complément d'action qu'elle assure au Gouvernement ».

***

Dans vos relations avec l'autorité à tous les échelons, vous aurez toujours présente à l'esprit cette notion fondamentale.

Confrontant alors l'œuvre entreprise avec les paroles du Maréchal, la Légion renseignée et éclairée par chacun de vous, ayant banni de son sein l'habitude des discussions partisanes et le souci des intérêts particuliers, pourra, par l'intermédiaire de ses organismes directeurs, jouer auprès des chefs responsables, le rôle qui lui est assigné, de soutien et de guide du Gouvernement.

***

Là d'ailleurs ne doivent pas se borner vos efforts: Vous serez aussi des militants et des propagandistes de l'idée nationale. Vous gagnerez à votre foi, par votre parole, par votre ferveur, toutes les bonnes volontés ; vous éclairerez les esprits qui doutent encore ; vous combattrez les fausses nouvelles ; vous saisirez toutes les occasions qui s'offriront à vous de faire mieux connaître les idées du Maréchal, et les résultats de sa politique. Enfin et surtout, vous agirez par l'exemple.

Ce grand devoir d'exemple qui vous est dévolu présente, pour la Révolution Nationale et pour la cause française dans ce pays, une importance de tout premier plan.

Rappelez-vous que, aussi modestes que soient vos fonctions, vous êtes en permanence observé, et que, à travers vous, c'est notre patrie que l'on juge.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

J'espère que chacun, volontaire ou légionnaire, me comprendra et saura se souvenir de ce conseil que je vous donne aujourd'hui au nom du Chef de l'Etat.

***

Vis-à-vis des populations indochinoises, vous serez non seulement d'une correction absolue dans votre langage comme dans vos actes, mais encore et surtout vous vous efforcerez de toujours les mieux connaître et les mieux comprendre, pour arriver ainsi à les aimer et nous en faire aimer davantage. Dans les circonstances difficiles que nous venons de traverser, vous avez pu constater que la collaboration franco-indochinoise n'était pas un vain mot. C'est grâce à cette solidarité unanime, sincère, profonde, je tiens à le redire, que l'Indochine a pu surmonter les difficultés rencontrées. C'est à elle que notre grande Fédération asiatique doit d'être encore aujourd'hui, un des rares îlots de paix que l'on puisse trouver dans le monde.

Il vous appartient, chacun dans votre sphère, de développer encore cette communauté de goûts, d'intérêts et d'aspirations, cette estime et cette confiance réciproques, qui demeurent les grandes forces de ce pays.

Animés de cet esprit, vous participerez aussi dans la plus large mesure à tous les efforts d'entraide sociale qui vous seront demandés. Non seulement lorsqu'il s'agira des œuvres de la Légion, mais aussi pour toutes les œuvres françaises, comme pour toutes les œuvres indochinoises. Vous montrerez ainsi, à tous, l'image de la vraie France, de la France de toujours, à la fois très vieille et très neuve, de la France éternelle qui est en train de renaître.

***

La besogne qu'il nous faut accomplir tous ensemble est immense. Il nous faudra, pour vaincre les circonstances contraires qui se présenteront encore, faire montre de patience et de courage, être capables d'obstination farouche, être prêts à tous les sacrifices.

Volontaires de la Révolution Nationale !

Le Maréchal compte sur vous, comme il compte sur vos camarades légionnaires pour mener à bonne fin l'œuvre grandiose à laquelle il a consacré sa vie.

Vous serez derrière lui, pleins de foi et de confiance, prêts à le servir en toutes circonstances.

Vous serez les compagnons fidèles sur lesquels il entend s'appuyer.

Vous allez en prêter le serment.

Je sais d'avance que vous n'y faillirez pas.

LE MARÉCHAL A DIT :

"La nouvelle éducation nationale n'ouvre plus sur la rue mais sur la vie.

"Nous ne voulons pas non plus une jeunesse unique, mais nous voulons une jeunesse unie."

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

La Semaine dans le Monde

LES INFORMATIONS DE LA SEMAINE

DU 28 AVRIL AU 4 MAI 1942

LES OPERATIONS MILITAIRES EN EXTRÊME-ORIENT

Birmanie.

La campagne de Birmanie touche à sa fin. Les troupes japonaises ont atteint le 30 avril Lashio et le 1er mai Mandalay. On sait que ces deux grands centres jalonnent la grande voie de ravitaillement vers Chung-king. La voie Mandalay-Myitkyina se trouve également coupée. Il ne reste que la liaison précaire que les états-majors alliés ont essayé d'établir par Calcutta, la vallée du Brahmapoutra et Sadyia, à la frontière thibétaine. L'activité des armées de Chung-king en sera d'autant diminuée.

Aux Philippines.

Les Japonais ont renforcé leurs troupes dans l'île de Mindanao par un débarquement, le 29 avril, à Cotabato, sur la côte Ouest de l'île.

Les troupes débarquées se sont emparées en trois jours de Parang, Malabang et Awang.

Parages immédiats de l'Australie.

Des informations japonaises du 28 avril annoncent que la marine japonaise a occupé, entre le 31 mars et le 19 avril, tous les points stratégiques importants des Moluques et de la côte Nord-Ouest de la Nouvelle-Guinée. Ont été occupés dans les Moluques les îles Céram (centre pétrolifère), Sorong, Seroei et le centre de Ternate (île Gilolo), cependant que les Japonais prenaient également possession de Fakfak, Babo (centre pétrolifère), Manokwari, Moemi, Hollandia, en Nouvelle-Guinée.

Les deux aviations continuent, par ailleurs, leur activité coutumière sur Port-Moresby, Tulagi, Rabaul.

Dans l'Océan Indien.

Les Japonais, continuant leur occupation des parages de Sumatra, ont occupé les 19 et 20 avril, les îles Mentawi, Pagi Nord et Pagi Sud.

SUR LES FRONTS D'EUROPE ET D'AFRIQUE

La situation reste stationnaire, tant sur le front germano-russe qu'en Cyrénaïque.

Opérations britanniques en France.

La R. A. F. a effectué le 29 avril un violent bombardement sur les usines d'aviation Gnôme et Rhône et sur l'usine Goodrich, à Gennevilliers. On compte plusieurs victimes.

Les attaques de la côte française du Nord continuent.

EN ALLEMAGNE

L'entrevue de Salzburg.

Le Duce et le Fürher se sont rencontrés aux environs de Salzburg, les 29 et 30 avril. Assistaient aux entretiens, du côté allemand, le Maréchal Keitel, chef d'état-major général des forces allemandes, et M. Von Ribbentrop, ministre des Affaires Etrangères du Reich et, du côté italien, le Général Cavallero, chef d'état-major général des forces italiennes et le comte Ciano.

AU CANADA

Plébiscite pour le Service outre-mer.

Le Gouvernement canadien qui s'était engagé à ne pas envoyer les conscrits combattre hors du Dominion a eu recours à un plébiscite pour se faire relever de sa promesse.

La proposition gouvernementale a recueilli 2.333.000 « oui » contre 1.306.750 « non ». Mais il importe de relever que dans la province de Québec, en majorité française, les résultats ont été : 367.000 « oui » contre 910.000 « non ». Les cris de « A bas la conscription », « A bas la guerre » ont été entendus. On comprend que les Canadiens français, dont les ancêtres ont dû résister héroïquement contre les persécutions anglaises, ne veulent pas servir sous un commandement britannique qui ne manquerait pas de les entraîner contre le territoire de la Mère Patrie.

Ils font ainsi échec à la propagande britannique qui insinuait que si les Français étaient libres ils se rangeraient aux côtés de l'Angleterre et se déclareraient pour de Gaulle. Ils donnent une leçon aux égarés de la France libre et à tous ceux qui ont déserté.

EN FRANCE

Le Maréchal célèbre le 1er Mai à Thiers.

Le Chef de l'Etat, qui s'était rendu à Saint-Etienne l'année dernière pour célébrer le 1er mai parmi les mineurs, a voulu cette année honorer une ville artisanale et il a choisi Thiers, capitale de la coutellerie.

C'est de là qu'il a adressé son message aux travailleurs de la France et de l'Empire, demandant aux patrons, ouvriers, ingénieurs et techniciens de s'unir pour la création collective des nouvelles institutions sociales.

Puis il s'est adressé tout particulièrement aux artisans qui constituent « une des forces vives de la France ».

« Dans les compétitions économiques futures, c'est par la qualité que la France retrouvera sa place », déclare le Maréchal qui souligne l'importance de l'artisanat dans ces compétitions : « Les artisans maintiennent dans les métiers modernes les vertus professionnelles qui firent pendant des siècles la renommée du travail français ». Aussi, le Chef de l'Etat demande aux artisans, maîtres et compagnons de sortir de leur isolement et d'entrer dans la grande organisation professionnelle qui doit être le cadre de la France de demain. Et il conclut en ces termes :

« Travailleurs de la France et de l'Empire, vous avez pu constater l'intérêt que je porte aux travaux de l'usine comme à ceux de la terre, poursuit le Maréchal. La France ne reviendra à la santé physique et morale que par le travail. Vous m'avez donné votre confiance ; elle est pour moi le meilleur réconfort. »

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

REVUE DE LA PRESSE INDOCHINOISE

DANS LE MONDE

« Comment M. Laval en 1936, entendait sauver la Paix ».

C'est ce que dans LA DEPECHE du 24 avril 1942, rappelle Louis Vaucelle, montrant tout ce que fit Pierre Laval pour atténuer les sanctions contre l'Italie et empêcher le déclenchement de la guerre.

C'est de M. Herriot, poursuit l'auteur, que vint la trahison, de M. Herriot, membre lui-même du Gouvernement en qualité de ministre d'Etat.

Président du parti radical et radical-socialiste, M. Herriot, l'un des augures de la S. D. N., ne voyait pas sans inquiétude triompher une politique condamnée par la majorité de son parti et battant en brèche, à ses yeux, les principes sacro-saints de Genève. Déjà, sur la question des ligues, il avait cessé d'être d'accord avec le Président du Conseil, qu'il trouvait trop insouciant d'un danger que les militants de son parti prenaient tout à fait au sérieux. La politique de M. Laval à l'égard de l'Angleterre et de l'Italie acheva de séparer de lui le « technicien » des Affaires Etrangères que se croyait M. Herriot. Ce dernier estimait que la bienveillance de M. Laval à l'égard des conceptions de Mussolini compromettait le bon renom de la France dans l'Assemblée genevoise, où elle s'était jusque-là présentée comme le défenseur de la sécurité collective et où elle apparaissait comme louvoyant dans le moment même où la Grande-Bretagne adoptait, après bien des réticences, une attitude catégorique.

M. Herriot ne faisait d'ailleurs pas mystère des divergences de vue qui le séparaient de son Président du Conseil et ses adversaires en prenaient prétexte pour redoubler contre lui leurs attaques. Au même moment d'ailleurs, Moscou, la chose était de notoriété publique, s'employait de toutes ses forces à provoquer la chute du cabinet Laval, dont le chef ne nourrissait que fort peu de sympathie à l'égard des Soviets. On accusa même M. Herriot, à tort, sans doute, d'être l'instrument de ces manœuvres.

Enfin l'époque des élections législatives approchait et M. Herriot, chef du parti radical, tenait évidemment à recouvrer pour cette circonstance son entière liberté, à avoir les coudées franches.

Pour ces diverses raisons, M. Herriot démissionna du cabinet dont il faisait partie. Les autres ministres radicaux l'imitèrent. Devant ces défections, M. Pierre Laval ne pouvait conserver une situation qui se trouvait si fortement ébranlée. Il ne lui restait qu'à prendre les devants et à remettre lui aussi sa démission au Président de la République ; ce qu'il fit le 23 janvier 1936. C'est, on s'en souvient, M. Albert Sarraut qui lui succéda.

Il est bon de rappeler ces choses là : déjà l'Angleterre et les Soviets étaient du même côté de la barricade, soutenus en France par tout ce qui aujourd'hui est Gaulliste. Curieux !

Les faits nous obligent à conclure, comme le fait Maurice Bernard dans l'IMPARTIAL du 24 avril 1942 :

A la lumière du passé, nous pouvons affirmer qu'il suffit de prendre la direction opposée à celle que nous proposent les gens d'outre-Manche pour être certain de marcher dans la bonne voie. Les preuves de ce critère ? Mais elles abondent : Londres soutient Pierre Cot, Londres encense Léon Blum, Londres tresse des lauriers à Paul Reynaud, à Mandel, Londres défend nos Franc-Maçons, abrite nos Juifs, entretient nos politiciens déchus, et les garde en serre chaude pour nous les imposer le moment propice venu.

Louanges ici, insultes là, flagorneries à un Kérillis, outrages à un Pétain, la démonstration n'est-elle pas convaincante ? Et le choix des Français est-il difficile à faire ?

Le danger russe.

Dès avant l'alliance, l'Angleterre judéo-maçonnique était enchaînée aux Soviets. *Une habile propagande,* souligne Maurice Bernard, dans l'IMPARTIAL du 28 avril 1942, *avait masqué l'énormité du danger bolchevique.*

Hitler eût-il différé d'une année seulement l'attaque du colosse et notre avenir était fixé. De l'Oural où 60.000 avions et autant de chars attendaient l'heure d'agir, vingt millions d'hommes eussent, déferlé sur les plaines germaniques, submergé l'Allemagne et le mois suivant les Etats occidentaux, en attendant que l'imprudente Albion connaisse à son tour les bienfaits de la torche et du fer.

Le Canada hésitant.

A ceux qui prétendent que le Gouvernement français n'est pas libre dans les sages décisions qu'il prend, nous répondrons : voyez le Canada.

Il faut lire avec l'intérêt qu'elle mérite, écrit le COURRIER D'HAIPHONG du 30 avril 1942, *cette dépêche d'Ottawa 28 avril qui indique que le Gouvernement canadien, bien qu'ayant obtenu dans l'ensemble du pays une majorité approuvant sa demande de pouvoir envoyer des soldats non volontaires combattre en dehors du territoire national, a vu se dresser contre lui une sérieuse opposition, plus forte qu'on ne l'avait estimée par avance.*

. . . . . .

On ne peut se risquer à trop de déductions sur des chiffres qui transmis par radio peuvent n'être pas absolument corrects ; néanmoins, il paraît bien qu'il y a là un effort sérieux de l'élément français pour mettre le Canada en dehors du grand conflit, l'armée devant borner son rôle à la défense du territoire. Et si le Canada a voté de cette façon on peut supposer qu'aux Etats-Unis il y a aussi une partie notable de l'opinion qui ne tient pas à des expéditions lointaines.

Tout ce qui est français dans le monde tend à réagir de la même manière : les voies de l'avenir français s'éclairent.

Regards sur l'Inde.

Du Canada, jetons un coup d'œil sur l'Inde et évoquons, avec Jean de Blangey, dans l'IMPARTIAL du 27 avril 1942, les ombres du passé.

L'Inde offre aux Alliés de terribles sujets d'inquiétude, ou plus exactement elle donne matière à une angoisse que vient de renforcer l'échec retentissant de Sir Stafford Cripps. Ceylan est sous le coup des bombardements japonais et, à Trincomali, les Nippons ont remporté une éclatante victoire navale, où les Anglais ont perdu, avec l'Hermès, leur quatrième porte-avions (4 sur 6 !).

Nous pensons que dans l'Indoustan, les ombres de Dupleix, de Suffren, de Lally-Tollendal, de Bussy et de tant d'autres héros français doivent attendre avec impatience l'heure qui les vengera, — en arrachant pour toujours aux Anglais le pays des nababs, du Grand Mogol et des trésors de Golconde.

EN FRANCE

Les 86 ans du Maréchal.

A 86 ans, écrit le VIET-CUONG du 25 avril 1942, *à l'heure où tout autre se retire dans une retraite paisible, le Maréchal se donne corps et âme au salut de la France. Il a traversé les Pyrénées pour revenir prendre en main le pouvoir et sauver les 40 millions*

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

de Français. Il a su garder l'honneur de la France et poser les bases d'une Révolution Nationale.

Depuis deux ans, sous l'égide du Maréchal, la Métropole et l'Empire ont formé un bloc indissoluble. De l'Afrique à l'Asie et jusque dans les terres lointaines du Pacifique, sous le drapeau tricolore, on sent palpiter partout le « cœur de l'Empire français ».

A 86 ans, le Maréchal proclame qu'il assume toujours sa responsabilité devant les destinées nationales. Cette belle parole a résonné dans tout l'Empire, comme les canons de Verdun.

Le 1er Mai.

Le 1er mai, écrit A. H. dans l'ACTION du 1er mai 1942, *était la fête de la jeunesse du printemps. Paris en avait gardé la lointaine tradition, lui qui voyait, à cette date, toutes les boutonnières des vestons et tous les corsages des jeunes filles se fleurir de muguet, gage de bonheur et d'amour. Les rues étaient égayées des marchands de fleurs, et, même dans les faubourgs, la joie pure des printanières clochettes blanches faisait parfois échec à l'églantine rouge.*

Bénissons le Maréchal, Père de la Patrie, qui a su regrouper autour de lui des frères qu'une incompréhension mutuelle avait quelquefois rendus ennemis. Aujourd'hui, le 1er mai qui était un jour de discorde, est redevenu une fête de famille où tous les Français réunis fêtent d'un seul cœur à la fois le printemps, la jeunesse et le travail.

EN INDOCHINE

Le 1er Mai en Indochine.

La réussite de la manifestation légionnaire du 1er mai, écrit M. C. dans l'ACTION du 4 mai 1942, *nous oblige à revenir sur le sens et l'étendue de son succès. Que de réflexions diverses s'agitaient dans l'âme tendue de ses participants !*

N'était-ce point un fait déjà exceptionnel et jamais vu que 1.100 légionnaires soient concentrés sous le signe du Maréchal devant le chef de l'Union, en un geste de fidélité, en un serment de loyauté ! N'oublions pas d'évoquer le nombre des Français au Tonkin, des intransportables ou des retenus inévitablement par leurs fonctions, celui des derniers réfractaires, de ceux qui apportent quelque discrétion compréhensible au serment des volontaires !

Et ceci nous permet bien de dire : tous les Français du Tonkin étaient là, *et pour beaucoup, venus des confins de Chine ou du Laos, ce voyage était bien plus un sacrifice qu'un déplacement gratuit ou une partie de plaisir !*

Cette unanimité signifiait au Chef de l'Union que les divisions anciennes, les divergences, les antipathies, voire même la sensibilité aux propagandes étrangères n'ont pas réussi à empêcher le rassemblement discipliné derrière des chefs, pour affirmer publiquement, sans respect humain, la volonté d'être et de rester Français, quoi qu'il advienne...

Union sociale ! les plus hautes autorités administratives étaient à leur rang de légionnaires, le savant coudoyait l'employé, tous unis, comme au front !

. . . . . .

Le destin de la France est entre les mains des Français seuls... Les étrangers, quelle que soit la sympathie intéressée qu'ils nous portent, ne nous aimeront jamais plus que nous-mêmes et il ne faut pas leur en vouloir. Quels que soient les imprévus du destin, rien ne pourra détruire l'unité si elle reste au cœur de chacun, si elle est la volonté numéro un. On ne respecte et ne compose qu'avec ce qui est et s'affirme, non avec qui se débande et amène son pavillon. Légionnaires du Tonkin, le 1er mai, vous avez montré que vous sentiez ainsi. Merci et confiance !

L'anniversaire de Camerone.

Louis de Cazals, dans le COURRIER D'HAIPHONG du 30 avril 1942, sous le titre : « L'héroïque Légion Etrangère », rappelle ce que fut ce combat, un des plus héroïques de l'histoire. Nul Français ne devrait ignorer ce récit.

Parlant du 5e Etranger, Henry Bouchon, dans la VOLONTE INDOCHINOISE du 4 mai 1942, l'exalte en ces termes :

Je ne crois pas qu'il existe en Indochine un corps de troupes qui symbolise avec autant d'éclat les traditions de l'armée de terre. On a parlé de Camerone et de Palmyre. Il y a aussi Phum Préav plus près de nous, en 1940, et bien que ce fait d'armes que la Légion a signé de son rang n'ajoute rien à sa gloire, il contribue à maintenir ici la noblesse d'une vertu qui représente la palladium de la valeur militaire avec ce qu'elle comporte de sacrifice et d'abnégation, de renoncement et de stricte discipline.

Le concours général indochinois.

Un concours général, propre à l'Indochine, va avoir lieu. Il comportera la seule épreuve d'une composition française.

Paul Davrigny, dans l'OPINION du 25 avril 1942, se félicite du choix de ce genre d'épreuve.

C'est dans notre belle langue, que Maurras considère justement comme l'un des plus précieux dons que nous aient laissés nos ancêtres et qui constitue le véhicule indispensable de la pensée universelle, que les jeunes Français, Annamites, Cambodgiens et Laotiens de l'Indochine vont se disputer la palme.

Cette égalité de tous devant la langue n'est-elle pas symbolique de l'unité de l'empire, où, sans distinction de race, d'origine, de rang social ou de fortune on est d'abord et avant tout Français ?

LA VIE INDOCHINOISE

Le Gouverneur Général et Mme Decoux visitent les monuments historiques de Hanoi.

Le 29 avril, sous la conduite de M. Bezacier, Conservateur des monuments historiques du Tonkin, le Gouverneur Général et Mme Decoux, accompagnés de M. Cœdès, Directeur de l'Ecole Française d'Extrême-Orient, ont visité les monuments classés de la Direction d'Artillerie de Hanoi et la pagode de Sinh-tu.

Le Gouverneur Général visite l'hôtel des Postes de Hanoi.

L'Amiral Decoux, Gouverneur Général de l'Indochine, a visité, le 2 mai, l'Hôtel des Postes de Hanoi. Il a été accueilli par M. Duteil, Directeur des Postes et par M. Chapoulart, Résident-Maire.

La commémoration du combat de Camerone.

Le 30 avril, l'Amiral Decoux, Gouverneur Général de l'Indochine, s'est rendu à Tong, accompagné du général Mordant, Commandant Supérieur des Troupes, pour y présider la cérémonie de commémoration du combat de Camerone, cérémonie organisée par le 5e Régiment étranger.

Il a été reçu à Tong par le Résident Supérieur au Tonkin et le Résident de la province de Son-tay.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Message de S. M. Bao-Dai au Maréchal.

Le 30 avril, S. M. Bao-Dai, Empereur d'Annam, a adressé au Maréchal Pétain, Chef de l'Etat français, un télégramme de félicitations à l'occasion de son quatre-vingt-sixième anniversaire.

Inauguration d'un buste du Maréchal.

Le 30 avril a été inauguré, à la Mairie de Saigon, un buste du Maréchal, en présence de M. Schneyder, représentant le Gouverneur Rivoal, empêché.

M. Bussière, préfet de la région Saigon-Cholon, prononça un discours.

Le buste est l'œuvre de M. Nguyên-phi-Hoanh, ancien élève de l'Ecole Nationale des Beaux-Arts de Paris.

Le 1er Mai à Saigon.

Le Gouverneur de la Cochinchine a inauguré, au cours de la fête du 1er mai, à Saigon, la kermesse organisée par la Légion au Parc Maurice-Long.

Hommage des Légionnaires du Tonkin au Maréchal.

La Légion du Tonkin a adressé au Maréchal l'hommage de la respectueuse affection des légionnaires, de leur admiration et de leur confiance absolue.

Message des Légionnaires d'Annam au Maréchal.

Le 1er mai, les Légionnaires d'Annam ont prié le Gouverneur Général de transmettre au Maréchal l'expression de leur respectueux attachement et de leur entier dévouement.

Les fêtes du Wat Phrakeo.

Dans les derniers jours d'avril, ont eu lieu les fêtes d'inauguration du Wat Phrakeo, pagode sacrée du Laos, récemment relevée de ses ruines. Sa Majesté Sisavang Vong s'est rendue à Vientiane pour recevoir, au Wat Phrakeo, l'eau lustrale, de la main des bonzes.

Conférence.

Le jeudi 30 avril, M. Lê-thành-Y, professeur au lycée Albert-Sarraut, a fait une belle conférence ayant pour titre : *Une grande expérience intellectuelle : la culture franco-annamite.*

Le grand amphithéâtre de l'Université était plein, et les auditeurs ont fait un beau succès au conférencier.

Relèvement des soldes des fonctionnaires.

Le texte des arrêtés du 24 avril, portant relèvement des traitements européens et indochinois, a été publié dans la presse le 1er mai.

Du 11 au 17 Mai 1942 : Ecoutez " Radio-Saigon "

Lundi 11. — 12 h. 20 à 12 h. 35 : L'orchestre Palladium ; — 19 h. 45 : *Pour comprendre l'art khmer*, par Louis Malleret : « Les statues de Hari Hara » ; — 20 h. 15 : La semaine de Radio-Saigon ; — 20 h. 17 : Concert ; — 21 h. 00 : *Au fil des ondes*, par Roméas ; — 21 h. 15 : Vos disques préférés.

Mardi 12. — 12 h. 20 à 12 h. 35 : Chansons de Heritza et Henri Garat ; — 19 h. 45 : *Les entretiens littéraires* de Charles Cerighelli : « Chamfort » ; — 20 h. 15 : *Le message du jour ;* — 20 h. 20 ; *Il y a cent ans naissait Jules Massenet*, par Paule Bonnin ; — 21 h. 00 à 21 h. 30 : *Avec nos fantaisistes :* Ray Ventura, Jo Bouillon.

Mercredi 13. — 12 h. 20 à 12 h. 35 : Musique militaire ; — 19 h. 45 : *Pour les enfants :* Quelques chansons ; — 20 h. 15 : *Symphonie n° 1*, de Bizet ; — 21 h. 00 : Vos disques préférés ; — 21 h. 15 : *Quand on veut faire du théâtre*, par Mme Tridon.

Jeudi 14. — 12 h. 20 à 12 h. 35 : Orgue de cinéma ; — 19 h. 45 : Concert ; — 20 h. 00 : Informations ; 20 h. 15 à 21 h. 30 : Théâtre : *Les jeux sont faits*, pièce de Mme Andrée Méry.

Vendredi 15. — 12 h. 20 à 12 h. 35 : Chansons de Lys Gauty et Pierre Bernac ; — 19 h. 45 : *Lettre du Tonkin*, par Paul Munier ; — 20 h. 15 : *Le message du jour ;* — 20 h. 20 ; *Le coffret à musique*, par Ch. Roques ; — 21 h. 00 : Concert, par l'orchestre de chambre de Radio-Saigon.

Samedi 16. — 12 h. 20 à 12 h. 35 : Piano medley ; — 19 h. 45 : *Le problème démographique au Tonkin*, par Henri Bouchon ; — 20 h. 15 ; *Le message du jour ;* — 20 h. 20 : *Le Casino des Illusions ;* — 20 h. 50 : Musique de danse.

Dimanche 17. — 12 h. 20 à 12 h. 35 : Musique de danse ; — 19 h. 45 : Causerie ; — 20 h. 07 : *La semaine dans le monde ;* — 20 h. 15 à 21 h. 30 : — Sélections d'opéras français : *Lakmé, Samson et Dalila.*

Naissances, Mariages, Décès...

Naissances.

COCHINCHINE

Louis-Denise-Andrée, fille de Mme et M. François Magry, agent d'affaires (21 avril 1942).

Monique-Marie-Bernadette, fille de Mme et M. André Roché, sergent (21 avril 1942).

Jean-Louis-Yves, fils de Mme et M. Hubert Leprince, maréchal des logis major (22 avril 1942).

Georges-Guy, fils de Mme et M. Hippolyte Darius, sergent (22 avril 1942).

Jacqueline-France, fille de Mme et M. Fernand Paillard, médecin à bord du paquebot *Maréchal-Joffre* (26 avril 1942).

TONKIN

Monique, fille de Mme et M. Jean-Paul Emptoz-Lacoste, sous-brigadier des Douanes et Régies.

Brigitte-Michèle-Marie-Andrée, fille de Mme et M. Roland Raymond Mulleman, inspecteur à la Compagnie franco-asiatique des Pétroles (25 avril 1942).

Marie-France, fille de Mme et M. Jean-Pierre Mazillia, caporal-chef (27 avril 1942).

Jean-Pierre, fils de Mme et M. Roger Frachisse, garde principal de la Garde Indochinoise à Ha-giang (28 avril 1942).

Jean-Mauna, fils de Mme et M. Jean-Emile Goguel, ingénieur (30 avril 1942).

Mariages.

COCHINCHINE

M. Gérard Coste, sergent-chef, avec Mlle Léonie Guézenec (26 avril 1942).

TONKIN

M. Marcel-Auguste-Civadier, directeur du cours primaire supérieur à Haiphong, avec Mlle Antoinette Roché (25 avril 1942).

M. Roger Morbidelli, mécanicien en second de la Compagnie Côtière de l'Annam, avec Mlle Evelyne Mayeux (25 avril 1942).

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Prochains mariages.

CAMBODGE

M. Marcel-Jean-Louis Calard, sous-inspecteur de la Garde Indochinoise à Siemréap, avec Mlle Andrée Delmas.

TONKIN

M. Maurice-Louis Corsin, adjudant aviateur, avec Mlle Lucie-Philomène Hefty.

M. Henry Saurel, inspecteur de la Garde Indochinoise à Cao-bang, avec Mlle Suzanne-Marthe-Georgette Tabouillot.

Décès.

COCHINCHINE

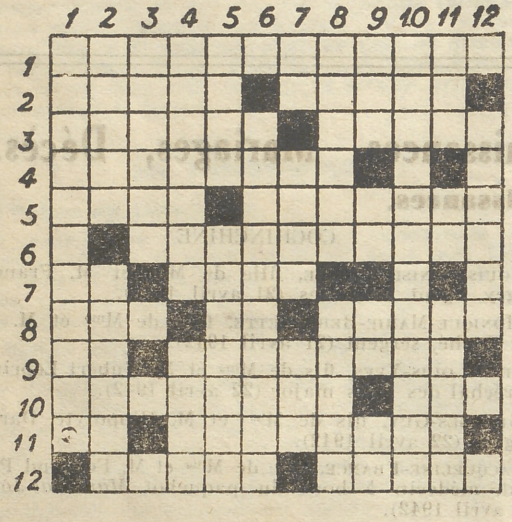
M. Camille Jason à Saigon (18 avril 1942).

TONKIN

S. E. Vu-Tuan, minstre en retraite, à Thai-binh (28 avril 1942).

Mme Bui-thi-Hai, mère de Nguyên-van-Ngoc, tri-phu Thuân-thành (29 avril 1942).

MOTS CROISÉS N° 68



68. — *Horizontalement.*

1. — Remèdes contre les exploits extra-muros.
2. — Théâtre — Rivière de France.
3. — Fait souvent faire des bêtises — N'expriment pas toujours la joie.
4. — Oiseaux passereaux d'Asie.
5. — Peaux-Rouges — Minéral filamenteux.
6. — Maléfices.
7. — Préfixe — Funeste.
8. — Canton — Sur la rose des vents — Bel arbre à bois blanc.
9. — Pronom personnel — Adjectif ordinal.
10. — Heureux choix des sons — Prénom féminin.
11. — Exprime un vœu — Apophyse saillante du cubitus.
12. — Réunir deux voiles au moyen d'une corde — Place.

68. — *Verticalement.*

1. — Couvents.
2. — Dentifrice — Taillis.
3. — Chants funèbres.
4. — Défenseur de Marie-Antoinette — Conflit.
5. — Sujet turc non musulman — Maladie éruptive.
6. — S'arrêter momentanément.
7. — Temps — Titre arabe — Habitude ridicule.
8. — Condiment — Fameux.
9. — Lettre grecque — Deux voyelles — Note — Vin.
10. — Rétrécissement.
11. — Général ou peintre, américain ou anglais — Pronom — Parent.
12. — Somme.

SOLUTION DES MOTS CROISÉS N° 67

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12
1	R	I	G	I	D	I	T	E	■	M	I	L
2	E	L	I	M	I	N	A	T	O	I	R	E
3	S	■	N	A	T	O	I	R	E	■	L	R
4	C	A	G	N	E	U	S	E	S	■	A	I
5	O	I	L	■	■	I	■	S	T	A	N	D
6	U	■	Y	E	U	S	E	■	R	A	D	A
7	S	E	M	I	■	M	U	G	I	R	A	■
8	S	P	E	C	I	E	S	■	D	O	I	T
9	E	A	■	H	A	S	E	■	E	N	S	■
10	■	N	E	T	S	■	B	A	S	■	E	N
11	I	D	■	A	S	T	E	R	■	R	■	O
12	S	U	L	U	Y	■	■	T	R	E	O	U

Le Directeur : JEAN SAUMONT

Imp. G. Taupin et Cie — Hanoi

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Imprimerie

TAUPIN & Cie

8-10-12 RUE, DUVILLIER - HANOI

TÉL. 141 - 218



Université Côte d'Azur. Bibliothèques



Université Côte d'Azur. Bibliothèques